

For Reference

NOT TO BE TAKEN FROM THIS ROOM

For Reference

NOT TO BE TAKEN FROM THIS ROOM

Ex LIBRIS
UNIVERSITATIS
ALBERTAENSIS



THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LA MESURE DU HEROS DANS
LES CONTES DE VOLTAIRE

by



Danièle Laroch

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

SPRING, 1970

thesis
1970
64

UNIVERSITY OF ALBERTA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and
recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance,
a thesis entitled LA MESURE DU HEROS DANS LES CONTES DE
VOLTAIRE submitted by Danièle Laroch in partial fulfilment
of the requirements for the degree of Master of Arts.

Je remercie le Dr E.J.H. Greene et Mademoiselle C.

Colter de m'avoir aidée dans la préparation de cette thèse.



Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
University of Alberta Libraries

<https://archive.org/details/Laroch1970>

ABSTRACT

It has often been stated that it is in the Contes that Voltaire's intimate and spontaneous reactions to man's problems are best discovered.

Reversing this reasoning in order to avoid the dangers of an "a priori" judgement, we first proposed to rediscover the main philosophical and social ideas that constitute the substratum and the ideological structure of the stories and the characters.

Our research has allowed us to state that in Voltaire's Contes there exist a certain number of constants, a certain intellectual faithfulness to social and philosophical ideas that bring forth the image of a limited hero.

It is the picture of this hero, as it is revealed in Voltaire's Contes, which we have undertaken to reconstruct: his physical portrait, his moral portrait, his education, his sentimental life, his concept of good and evil, of fortune and misfortune, and his social aspirations.

The study of the various components of the hero has revealed to us, at every level, a medium individual created within the limits of human nature: neither great nor small, rarely sentimental but not a misogynist, a man who accepts religious dialogue with all sects.

RESUME

"L'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux pôles" (p.547).

On a souvent affirmé que c'est dans les Contes que se découvrent le mieux les réactions intimes et spontanées de Voltaire face aux problèmes de l'homme.

Reprenant à l'envers ce raisonnement, afin d'éviter les dangers d'un jugement à priori, nous nous sommes d'abord proposés de retrouver les grandes idées philosophiques et sociales qui constituent le substrat et l'armature idéologique des récits et des personnages.

Notre recherche nous a permis de constater qu'il existe dans les Contes de Voltaire un certain nombre de constantes, une certaine fidélité intellectuelle à des idées sociales et philosophiques qui laissent apparaître en surimpression l'image d'un héros limité.

C'est cette image du héros voltairien, telle qu'elle se dessine dans les Contes, que nous nous proposons de reconstituer ici: portrait physique, portrait moral, son éducation, sa vie sentimentale, sa conception du bien et du mal, du bonheur et du malheur et ses aspirations sociales.

¹Toutes les références aux Contes seront données dans Voltaire, Romans et Contes, éd. H. Bénac. Paris, Garnier-Frères, 1960.

L'étude des diverses composantes du héros nous a fait découvrir à tous les niveaux, un individu moyen créé à l'intérieur des limites de la nature humaine: ni grand ni petit, peu sentimental mais sans misogynie, acceptant le dialogue religieux avec toutes les sectes.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION		1
CHAPITRE I	Portrait physique	3
Notes		13
CHAPITRE II	Portrait moral.	15
Notes		27
CHAPITRE III	L'Education	28
Notes		45
CHAPITRE IV	La Vie affective, Fidélité	47
Notes		66
CHAPITRE V	La Quête du Bonheur	67
Notes		86
CHAPITRE VI	Vie morale	87
Notes		100
CONCLUSION		101
Notes		106
APPENDICES		107
BIBLIOGRAPHIE		110

INTRODUCTION

Il y a différentes façons d'aborder l'étude des Contes de Voltaire, et la tolérance et la destinée sont les deux thèmes les plus souvent retenus par la critique.

Il nous parut intéressant de relire les Contes en étudiant plus spécialement le thème moins souvent cité de la fidélité. Toutefois, notre lecture nous conduisit à une double constatation. D'une part, il est difficile d'appliquer les mêmes critères à tous les Contes, car Voltaire en varie le genre, en passant d'un pastiche de conte oriental à un récit très proche de la nouvelle. Et d'autre part, chaque conte en particulier développe bien souvent une seule idée.

Cependant, en continuant notre lecture, nous nous sommes aperçus qu'à ces thèmes précis s'ajoutait comme en toile de fond une silhouette assez inattendue du héros. Il ne s'agissait plus d'un héros légendaire, modèle de toutes les vertus, ou du perfectionnement intellectuel du héros picaresque et encore moins d'un libertin ou d'un moraliste de la littérature de l'époque.

Cette silhouette constante contre laquelle viennent se confondre peu à peu presque tous les personnages, laisse deviner un individu très accessible, étroitement limité par les faiblesses naturelles et les imperfections sociales.

Certaines particularités de terminologie, des effets de style de plus en plus fréquents et des remarques "hors-texte" des héros eux-mêmes, nous encouragèrent à approfondir le rôle exact et la valeur de cet archétype.

Sa permanence dans les Contes, comme ses ressemblances avec le portrait du philosophe esquissé par Diderot dans l'Encyclopédie, nous permirent de conclure que nous avions retrouvé ici la véritable image du héros voltairien: homme moyen, mais que ses vertus de tolérance, de fidélité et de travail pouvaient imposer comme modèle à une époque où l'argent acquis par le jeu, l'agiotage et les faveurs représentait la seule valeur morale.

CHAPITRE PREMIER

PORTRAIT PHYSIQUE

Alors que certains contes sont émaillés de chiffres, de proportions et de rapports mathématiques (Micromégas, l'Homme aux quarante écus, Zadig: épisode du chien et du cheval), Voltaire reste des plus discrets quant à la taille de ses personnages. Cette absence de précision sur le physique des héros laisse libre cours à l'imagination du lecteur. Celui-ci voit très vite se dessiner une silhouette plutôt unifiée ou monotype des héros des Contes.

Ainsi l'âge et la race (arabe, indienne) seront les seuls moyens de se faire de temps à autre une représentation différente d'Amazan et d'Amabed. Parfois, l'indication d'une difformité naturelle en constituera toute la description: Mesrour, par exemple, est borgne. Pourtant, si nous ne gardons pas de toutes ces créations littéraires une image unique, c'est que le portrait moral, dans le particulier, sinon dans l'ensemble, diffère pour chacune. Ce n'est que par l'étude des différences psychologiques qu'on parviendra en fin de compte à se faire de Zadig et de Candide deux images très distinctes.¹

Trois tendances narratrices sont à envisager dans les Contes de Voltaire. Il y a, premièrement, le "conte philosophique" proprement dit dont le but est le développement d'une idée qui se

trouve bien souvent exprimée dans le sous-titre: Zadig ou la Destinée, Histoire orientale; le Monde comme il va (qui traite de la relativité du bien et du mal); Memnon ou la Sagesse humaine; Histoire des voyages de Scarmentado (une vision pessimiste du monde); Micromégas, Histoire Philosophique; Jeannot et Colin (qui vante la force et la grandeur de l'amitié); Candide ou l'Optimisme; l'Homme aux quarante écus (où Voltaire découvre la statistique); les Lettres d'Amabed (une critique de l'inquisition et de la papauté); Histoire de Jenni ou l'Athée et le Sage et les Oreilles du Comte de Chesterfield et le Chapelain Goudman (avons-nous une âme?). En deuxième lieu nous trouvons le conte à tendance persane. Sous l'influence de la traduction des Mille et une Nuits de Galland et de ses ouvrages pseudo-arabes,² puis du succès des Lettres Persanes, ces contes sont construits suivant un canevas à double trame: tentative de recréer le style oriental par des descriptions détaillées, mais sans valeur descriptive, et où souvent perce l'ironie de l'auteur qui s'amuse à ces effets de plume faciles; et recours à la fable par la substitution des animaux aux hommes, mode littéraire rendue célèbre au dix-septième siècle par les adaptations que La Fontaine fit, dans ses Fables, des récits de l'Indien Pilpay:³ la Princesse de Babylone, où le personnage le mieux détaillé est l'oiseau d'Amazan; le Taureau Blanc, où à l'exception de la vieille, de Mambrès, de la Princesse et de son père, les rôles sont tenus par des animaux: le taureau, le serpent, le poisson, l'ânesse, le bouc, le pigeon et le corbeau; Zadig ou la Destinée, Histoire orientale,⁴ où c'est à un perroquet que Zadig doit la vie; le Blanc et le Noir, où la solution de l'énigme est confiée à un

perroquet dont l'histoire est introuvable; et le Crocheteur Borgne, où le pauvre crocheteur Mesrour est métamorphosé en un riche jeune homme lors d'un rêve. Le troisième genre est le conte-nouvelle, par exemple, l'Ingénu. L'histoire se déroule en France, au siècle précédent, et se rattache à des épisodes historiques: la conquête du Canada, la rivalité endémique Franco-anglaise et le problème janséniste sous Louis XIV. C'est une histoire réaliste où les héros acquièrent une personnalité beaucoup plus concrète.

Dans "le conte philosophique", l'aspect physique du personnage importe peu. Bien qu'il ne soit pas question du fantastique et que Voltaire se refuse au simple récit ou aux dialogues, comme dans les Lettres Philosophiques, ce sont en quelque sorte les idées dont sont dépositaires les personnages, plutôt que leurs réactions psychologiques, qui mènent l'intrigue. Ce n'est pas le caractère propre de Zadig, mais la destinée et sa fidélité, qui poussent le héros presque aveuglément. Ce n'est pas après réflexion que Colin décide de recevoir Jeannot: il obéit spontanément à la force de l'amitié.

De Zadig, le conte nous apprend seulement que c'était "un jeune homme ... né avec un bon naturel" (p.2) et qu'il avait "de grandes richesses, ... de la santé, une figure aimable" (p.3).

Scarmentado est jeune lui aussi et de naissance noble: "Mon père m'envoya, à l'âge de quinze ans, étudier à Rome" (p.89).

Il en est de même pour Candide qui nous est présenté au début du conte comme "un jeune garçon à qui la nature avait donné les moeurs les plus douces" (p.137). De la physionomie de son valet

Cacambo on ne saura absolument rien, sinon que c'est "un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies" (p.166).

Avec Jeannot et Colin, la beauté toute relative qu'elle est, reste la seule caractéristique des deux héros qui "étaient fort jolis pour des Auvergnats" (p.129).

Avec l'Histoire de Jenni Voltaire continue le portrait cliché. Jenni a "la figure la plus aimable et la plus engageante" (p.493). D'autres marques aussi conventionnelles font de Jenni une sorte de synthèse des personnages précédents. Lui aussi "est beau, bien fait" (p.518), mais on note toutefois ici l'insistance toute particulière de l'auteur sur la beauté du héros.

De la physionomie de l'homme aux quarante écus, nous ignorons absolument tout. Il en est de même avec Babouc, Memnon et Amabed.

Avec le conte oriental proprement dit, Voltaire devient un peu plus prolixe, mais ses descriptions de personnages n'en sont pas pour autant plus précises.

Ainsi dans la Princesse de Babylone, Formosante ne nous donne que quelques indications générales sur le mari idéal, c'est-à-dire ici, Amazan. Le héros est beau: "Quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!", s'écrient toutes les femmes de Babylone (p.347). Pourtant, ici encore, la description physique reste incomplète et l'auteur préfère s'étendre davantage sur le portrait moral. Celui qui devait bander l'arc et vaincre le lion, en plus de spirituel,

"devait être le plus magnifique des hommes" (p.344). A ces exigences semble bien répondre Amazan, puisqu'à son entrée dans l'amphithéâtre, les gardes du roi eux-mêmes avaient été surpris de voir qu'il "avait l'air de la divinité. C'était, ... le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule" (p.346), description qui sera reprise mot à mot par la suite pour peindre l'impression flatteuse laissée par Jenni pendant le siège de Barcelone: "le visage d'Adonis sur le corps d'un jeune Hercule" (p.495).

Par contre, l'histoire nous renseigne davantage sur l'aspect, sur les formes et surtout sur les couleurs de l'oiseau d'Amazan⁵. La description de ce phénix rappelle les bestiaires des tapisseries des sectes persanes, les Schiites, qui étaient alors les seuls musulmans à accepter la représentation de figures animées. En empruntant ses couleurs chatoyantes aux plantes (rose, iris) et aux métaux précieux (or, argent), l'oiseau semble se confondre avec les feuillages et les fleurs aux vives couleurs des jardins fameux de l'Arabie heureuse qui servent de toile de fond à grand spectacle pour ce conte.⁶

Le taureau blanc, qui n'est en fait que le roi Nabuchodonosor métamorphosé en sosie d'Apis, est lui aussi un animal magnifique: il "était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce" (p.571). Quand l'expiation des sept années se fut accomplie, le beau taureau blanc "redevint le plus bel homme de la terre" (p.600).

Le serpent, lui aussi, est décrit avec attention: "ses yeux [étaient] aussi tendres qu'animés; sa physionomie était noble

et intéressante; sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces" (p.570).

Dans Zadig, c'est pour avoir observé avec exactitude la taille, la forme et l'allure générale de la chienne et du cheval,⁷ que Zadig est reçu en audience auprès du roi et qu'il rencontre la reine dont il devient amoureux. Dans cet épisode, la précision de la description devient le noeud de l'intrigue, et ce qu'on appelle destinée n'est plus qu'une ironie du sort qui se renouvellera d'une façon encore plus frappante quand le corbeau rapportera au palais les débris des tablettes contenant les hémistiches du poème de Zadig.

Dans le Crocheteur borgne, le portrait de Mesrour idéalisé ressemble à l'image de l'oiseau merveilleux d'Amazan, où, à nouveau, l'auteur emprunte les couleurs aux fleurs (rose), aux pierres et aux métaux précieux (or, diamant, pierreries, perles et corail), pour décrire son visage et ses habits de beau jeune homme.

Dans le Blanc et le Noir, le fait que les deux conseillers du héros Rustan s'appellent Ebène et Topaze, est déjà très significatif: ces deux produits précieux étant souvent utilisés par les Arabes en décoration. L'un, Topaze, doux, serviable et sage est "beau, bien fait, blanc comme une Circassienne" (p.118); l'autre, Ebène, est "un nègre fort joli" (ibid.). Il est intéressant de noter que ni la beauté ni la laideur ne servent ici de critères pour le bien et pour le mal, comme nous y a accoutumés la convention littéraire depuis les fabliaux du Moyen Age en passant par les Fables de La Fontaine. Dans Candide, si au début de l'histoire on ne connaît

rien de la physionomie de Pangloss, ses apartés avec la servante Paquette, "petite brune très jolie" (p.139), nous font comprendre qu'il n'est pas sans lui plaire. Dès le troisième chapitre, il deviendra laid: "un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort" (p.143). Sa laideur, cependant, ne modifiera ni son caractère ni sa philosophie. De même, dans le Crocheteur borgne, que Mesrour soit "un vilain borgne" (p.607) ou un très beau jeune homme, il sera toujours aussi philosophiquement heureux.

Avec l'histoire du Huron, l'emploi d'un nouveau genre narratif entraîne une modification des procédés descriptifs. L'Ingénu est plus dans la ligne du roman anglais à la Defoe que dans celle du conte. C'est à Vendredi, prototype du "bon sauvage", auquel il ne manque plus que quelques notions de monothéisme et quelques leçons de lecture pour devenir un individu acceptable, que l'on songe d'abord en faisant la connaissance du Huron. La ressemblance n'est pas fortuite puisque Voltaire débarque à Londres sept ans après la publication de Robinson Crusoë. Le "bon sauvage" était devenu à la mode en France depuis le début du siècle, avec les récits de voyages des premiers explorateurs français d'Amérique et du Canada, tels ceux du baron de Lahontan, publiés en Hollande en 1703. Aux silhouettes conventionnelles d'arabes d'opérette, fait place ici un personnage plus individualisé et par là plus différencié sur le plan descriptif. C'est la raison pour laquelle le Huron, outre

ses habitudes de "bon sauvage", tranche sur tous les personnages rencontrés jusqu'ici par son dynamisme et par sa vigueur.

Sans parler à nouveau, comme pour *Zadig*, dans l'épisode du chien et du cheval, d'une étroite corrélation entre la description et l'intrigue, on note cependant, comme avec Jenni (lors de son bain sous les regards de Doña Las Nalgas et de Boca Vermeja)⁸, que l'intérêt dramatique est suscité par le physique du personnage. C'est en observant le Huron, qui se baigne nu dans la Rance pour s'administrer lui-même le baptême, que Mademoiselle de St Yves s'enflamme pour ce beau et robuste sauvage.

Les mêmes remarques sont à noter quand il s'agit du physique des personnages féminins. Ici encore, la beauté est la première caractéristique des héroïnes. Sémire, la première fiancée de *Zadig*, était belle, noble et riche. Et si on ignore tout du visage de son ancienne épouse Azora, Voltaire, par contre, insiste sur la beauté de l'héroïne Astarté qu'il nous dépeint encore plus belle que Sémire. Quant à Almona, la jeune veuve décidée à se laisser brûler pour ne pas nuire à sa réputation, on apprend qu'elle avait "le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé" (p.34).

Avec Candide, beauté et laideur sont à nouveau indépendantes des qualités morales. Si, au début de ses aventures, Cunégonde est en réalité "fraîche, grasse, appétissante" (p.138), et qu'elle paraît au même moment aux yeux de Candide "extrêmement belle" (ibid.), elle deviendra franchement laide à la fin de l'histoire⁹, sans qu'il semble pour autant que ses attitudes, reflet d'un

caractère volontaire, en soient modifiées¹⁰. Quant à la vieille, sa laideur ne l'empêchera pas de montrer ses "talents" (p.158), puisqu'elle sera toujours une source de bons conseils pour Candide.

Il est inutile de passer en revue tous les personnages féminins des Contes. Il est certain que plus encore que chez les hommes, Voltaire ne s'est guère soucié de différencier physiquement ses héroïnes. Toutes sont identiques, pour la plupart idéalement belles--du moins selon leurs amants--qui sont d'ailleurs nos seules sources de renseignements. La Princesse de Babylone, celle qui servit par la suite de modèle à Praxitèle pour son Aphrodite, "la Vénus aux belles fesses" (p.344), c'est "l'incomparable Formosante" (p.356), "l'adorable Formosante" (p.404); c'est aussi l'idée que l'on peut se faire d'Amaside, "la belle princesse" (p.570) dans le Taureau Blanc et de Charme des Yeux, "la belle Adaté" (p.425) des Lettres d'Amabed.

Ces quelques remarques contiennent à peu près tous les détails physiques que Voltaire, dans ses Contes, donne de ses personnages. On y remarque une insuffisance du détail caractéristique chez les hommes, et une beauté traditionnelle et banale chez les femmes. Quand on connaît le talent descriptif de Voltaire, sa puissance imaginative¹¹, on peut être certain que cette pauvreté est consciente. Il semble donc bien évident que sur le plan physique Voltaire a voulu imposer au lecteur une sorte d'archétype banal pour ne pas dire médiocre (au sens original du mot: moyen).

Zadig, Jenni et l'Ingénu ne sont ni grands ni petits (constatation que le terme de micromégas doit imposer). Nous savons tout au plus qu'ils sont remarquables par leur beauté, mais les détails nous manquent qui nous permettraient de vérifier les descriptions louangeuses de leurs maîtresses.

Avec les héroïnes, l'uniformité est encore plus frappante; les jeunes femmes sont toutes très belles, quoique la beauté n'implique plus ici l'idée de bonté. "J'aimerais mieux une laideron complaisante et attentive que cette belle statue" (p.355), dira de Formosante le roi des Scythes, tout en courtisant la cousine de la princesse "très bien faite, et presque aussi belle que Formosante" (p.352). A l'opposé les quelques rares vieilles qui apparaissent dans les Contes sont généralement laides mais sensées, nouveau parti-pris de l'auteur qui souligne ainsi l'idée d'une beauté passagère, opposée à la bonté et à la sagesse qui défient le temps.

Dans ses Contes, Voltaire reste donc fidèle à un type physique de personnages, mais toute conclusion serait ici maladroite. Le conte n'a pas les exigences du roman ni de la nouvelle. Voltaire n'a pas à croquer ses personnages à la manière d'un Marivaux ou d'un Mérimée¹². S'ils nous paraissent en fait comme des pantins, c'est qu'ils ont été conçus pour n'être que cela. L'étude de leur caractère va cependant apporter des précisions beaucoup plus riches. Sur des corps de pantins vont se greffer des esprits de philosophes. Telle est en effet la véritable structure des héros des Contes. L'étude des idées nous fournira plus de détails sur leur véritable nature et sur leur personnalité.

NOTES

- ¹Ceux qui auraient pu être les premiers à s'apercevoir du manque de précision de Voltaire dans les descriptions physiques de ses personnages, les graveurs du dix-huitième siècle, tel Moreau le Jeune, n'ont rien tenté de leur côté pour remédier par leur art au silence de l'auteur. Pour eux aussi, l'habit reste le seul élément de différenciation: le plébéien Colin est le sosie de l'homme aux quarante écus, tandis que les Arabes et les sultanes de Zadig et de la Princesse de Babylone sont les répliques des personnages de ses tragédies Mahomet et Zaïre.
- ²Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman. Traduites d'Ali Tchelebi-ben Saleh, auteur turc. Oeuvre posthume par M. Galland, Paris, J. Ribou, 1724, 2 vol, B.N., cat. 12, pp. 1228-1229.
- ³Orthographe Lagarde et Michard XVII^e siècle, p. 214.
- ⁴Double classification justifiée par le double sous-titre.
- ⁵Voir sa description, p. 350.
- ⁶Voir les descriptions des préparatifs du tournoi, pp. 343-344, et du mariage, p. 405.
- ⁷Voir l'épisode du chien et du cheval, pp. 8-9.
- ⁸Voir le portrait de Jenni dans son bain, p. 495.
- ⁹"les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés", p. 217.
- ¹⁰C'est après avoir observé Pangloss et Paquette, que Cunégonde décide d'expérimenter son savoir en laissant volontairement "tomber son mouchoir", p. 139, derrière le paravent. De même, à la fin de l'histoire, c'est "d'un ton absolu", p. 217, qu'elle forcera Candide à l'épouser.

¹¹Voir dans Zadig, le duel final de Zadig et du prince bleu, p. 50, ou la Danse, p. 61; ou le combat des Bulgares et des Abares dans Candide, p. 141.

¹²Chez Marivaux, le portrait physique d'un personnage annonce son portrait moral. Chez Mérimée, la peinture du personnage tend au réalisme historique.

CHAPITRE II

PORTRAIT MORAL

Si l'étude des portraits physiques est assez peu révélatrice dans l'ensemble, celle des portraits moraux sera inversement très riche. Il suffit, pour démontrer cela, de reprendre les personnages étudiés au chapitre précédent.

Zadig se présente avant tout comme un homme de beaucoup d'esprit, mais qui s'efforce toujours de ne pas sembler supérieur aux autres en écoutant les avis d'autrui avant de proposer les siens: "il savait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes" (p.2). Ainsi en trois lignes, nous voyons déjà se dessiner les quatre idées dominantes de la philosophie voltairienne: modération, naturel, modestie et tolérance. L'idée de modération sera d'ailleurs reprise dès la page suivante, "un esprit juste et modéré" (p.3), ainsi que l'idée de tolérance, un des mots-clef des Contes et une des grandes qualités de Zadig. Ces qualités morales se trouvent encore accrues du fait que Zadig est jeune et que la tolérance et la modération ne sont pas le propre de la jeunesse, surtout quand elle est riche et puissante, comme c'est ici le cas.

D'ailleurs Zadig est encore plus que tout cela. Selon la façon dont on le prononce, ce nom arabe peut signifier ami ou juste.

Ami, Zadig le sera, à tel point que toute l'histoire peut être étudiée sous l'optique de la fidélité, thème aussi important dans ce conte que celui de la destinée. Juste, Zadig l'est aussi. Il avait "un esprit juste" (p.3), et "son principal talent était de démêler la vérité" (p.16). Lorsqu'il deviendra premier ministre, il tempérera les lois trop sévères ou en créera avec tant d'équité, de génie et de bonté que, dans Babylone, "tous les citoyens célébraient sa justice" (p.17). C'est aussi au nom de l'humanité, c'est-à-dire, au nom de la justice, qu'il interviendra entre l'Egyptien et la femme battue pour faire "respecter la beauté et la faiblesse" (p.24). Ensuite, il détruira la cruelle coutume de bûcher du veuvage parce qu'elle "est contraire au bien du genre humain" (p.29).

Ce goût de la justice est à l'origine de la grande sagesse de Zadig, ce qui le différenciera toujours de ses concitoyens. Sage, Zadig l'est avant tout puisqu'"il était aussi sage qu'on peut l'être: car il cherchait à vivre avec des sages" (p.3). Quand il sera vendu comme esclave au marchand Sétoc, sa sagesse deviendra même communicative: "La sagesse de son esclave entra dans son âme" (p.29), à tel point qu'il réussira même à convertir, sans aucun prosélytisme, son maître musulman à la religion de l'Etre éternel. La sagesse était d'ailleurs une qualité très estimée à Babylone en ce temps-là: "On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage" (p.48). Cette remarque n'est pas sans rapport avec une idée chère à l'auteur pour qui sagesse et philosophie vont souvent de pair. Lorsqu'à la fin de l'histoire, accompagné d'un vieil hermite mystérieux, Zadig arrive dans la demeure du philosophe, il découvre un homme "qui

cultivait en paix la sagesse et la vertu" (p.54).

Avec le personnage de Zadig, Voltaire prend position.

Zadig n'est certes pas l'homme parfait--et l'on verra avec Memnon où peut mener la recherche de la perfection--mais il est raisonnable parce qu'il parle peu. La sagesse n'est pas l'apanage du seul Zadig. On a vu comment Sétoc l'avait reçue, lui aussi. Toujours dans ce conte, c'est encore d'après la sagesse que l'auteur semble juger ses personnages. Quand Zadig devenu roi avait l'autorité de remettre de l'ordre dans le royaume et qu'il voulut renvoyer la belle et ingrate épouse à son mari le pêcheur, ce dernier "devenu sage, ne prit que l'argent" (p.59). Si Memnon est la satire de la sagesse humaine, Zadig, tout en étant l'histoire de la destinée et de la fidélité est aussi celle de la sagesse.

Zadig, comme plus tard Amazan, dans la Princesse de Babylone, non seulement se fait remarquer de ses supérieurs par ses qualités de l'esprit, mais s'attire la sympathie du peuple par celles du coeur: il est généreux (p.3). Et lorsque le roi de Babylone doit décider à qui reviendra le prix de la générosité, c'est-à-dire, la coupe d'or garnie de pierreries, il choisira Zadig parce qu'il n'a "jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère" (p.15).

Micromégas, dont nous ne connaissons guère plus du portrait moral que du portrait physique, est lui aussi constamment hanté par l'idée de sagesse, qui représente pour lui, avec le bon sens et la tolérance, une des trois principales valeurs humaines. Du Créateur, il dira: "j'admire en tout sa sagesse" (p.100). Il classera les

hommes parmi le "petit nombre des sages" (p.110), quand il croit avoir compris qu'ils ne tuent pas pour de l'argent.

C'est avec Candide que se manifeste le mieux le contraste qui peut exister entre les descriptions physiques et morales des personnages. Alors que les traits du héros sont tracés en quelques mots sans aucun souci d'originalité, tout le conte se trouve émaillé de remarques parfois très courtes, mais pertinentes, sur son caractère. Comme son nom l'indique, "sa physionomie annonçait son âme" (p.137) et il avait "l'esprit le plus simple" (ibid.). Il agit "innocemment" (pp.138 et 139), c'est-à-dire, naïvement.

C'est un garçon aux "moeurs les plus douces" (p.137), dont "l'âme était trop pure pour trahir la vérité" (pp.164-165), "un fort bon homme" (p.166), aux dires de Cacambo, mais qui sera lui-même très étonné de s'apercevoir un jour qu'il a tué trois hommes dont deux prêtres. Le héros n'est ni parfait ni complet, et Voltaire ne nous donne nullement Candide en exemple, au contraire: ses contestations avec Pangloss et son antithèse Martin ne sont là que pour mieux souligner l'égarement du personnage. Dans Candide, la sagesse et la raison sont représentées par deux personnages secondaires dont l'importance devient croissante, puisqu'ils termineront leurs jours à Constantinople dans la petite colonie de philosophes: la vieille, qui doit sa sagesse à son expérience des réalités; et Cacambo qui est curieux des nouveautés. Si le mot sage ou sagesse n'est mentionné ni pour l'un ni pour l'autre, la sagesse reste bien la caractéristique de la vieille, qui, dès que nous la rencontrons dans les environs de Séville, ne fera plus que donner les meilleurs conseils

du monde à l'aventurier globe-trotteur. C'est elle qui pense aux trois chevaux andalous qui logent dans l'écurie de l'évêque inquisiteur, et qui pourront conduire rapidement les fugitifs jusqu'à Cadix. C'est elle encore, "la prudente vieille" (p.165), qui à Buenos Ayres force Candide à s'enfuir et lui sauve ainsi la vie. Enfin, détail important, et pour le caractère du personnage et pour toute l'histoire de Candide, ce sera la vieille, et non pas Candide, Pangloss ou Martin, qui proposera l'achat de la métairie près de Constantinople où tous pourront s'installer et mener dès lors l'existence retirée et sage des vrais philosophes.

A la modération, au naturel, à la modestie et à la tolérance des héros du "conte philosophique" proprement dit, vont s'ajouter, dans le conte à tendance orientale comme la Princesse de Babylone, de très nombreuses qualités secondaires. En effet, il semble bien qu'avec Amazan, nous nous trouvons davantage en face d'un portrait littéraire, où l'auteur s'amuse à avoir "le bon style oriental" (p.18), que d'un idéal philosophique. Comme dans Zadig, la technique de la Princesse de Babylone s'efforce d'assimiler les exigences du conte oriental avec lesquelles Voltaire avait pu en partie se familiariser, grâce à la traduction des Mille et une Nuits par Antoine Galland (1704-1717) et celle des Mille et un Jours par Pétis de la Croix (1710-1712). Les qualités des héros sont d'abord celles que met en valeur la culture de l'Orient. C'est la raison pour laquelle Amazan, l'inconnu à la licorne et au phénix qui surpasse tous ses rivaux dans la lice, est fort, courageux, généreux et a de l'esprit. Quelques

mois plus tard, après sa fâcheuse incartade parisienne avec "une fille d'" (p.394), on apprend de plus que "la sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité et le courage, composaient le caractère de ce grand prince" (p.396). On ne doit cependant pas se laisser éblouir par tous ces excès de qualités. Aux yeux de sa mère, Amazan n'est plus le fils idéal, car tous ses talents ne l'empêchent pas d'être "aujourd'hui le plus fou" (p.371). Un peu moins de perfection eût apporté plus de sagesse au héros, et bien que l'auteur signale deux fois la sagesse d'Amazan (pp.347 et 350), elle n'égale pas celle de Zadig.

Mais on ne peut pas oublier sa défaillance parisienne. L'incident est en fait beaucoup moins surprenant que ne veut le laisser croire le narrateur. L'Empereur de Chine, parlant à Formosante des mérites de celui qu'elle recherche, lui fait remarquer que malgré toutes ses qualités, c'était "bien dommage que son chagrin lui dérange quelquefois l'esprit" (p.373).

Entre Zadig et Amazan certaines affinités existent, quoique Zadig reste un personnage beaucoup plus agissant. L'auteur tend à rester fidèle à un type de personnage qui se précise peu à peu. Qu'il possède la plupart des bonnes qualités physiques et morales conventionnelles, beauté, force, courage et vertu ne lui procurent aucune personnalité remarquable. Le héros va cependant se distinguer par un "esprit juste" qui, à l'origine de sa grande sagesse, se manifeste dans une certaine modestie et dans un désir très marqué de minimiser ses dons naturels, afin de ne pas heurter l'amour-propre de ses voisins moins fortunés de nature. Nous verrons par la suite comment

son attitude à l'égard de la femme demeure uniforme tout au long des Contes.

Pour le Huron, une chose compte avant tout, la liberté: liberté de conscience, de parler et d'action. Priver l'homme de la vue du ciel est un crime impardonnable. Le concept de la liberté s'associe très étroitement chez lui à la notion de tolérance, c'est-à-dire, au respect des opinions d'autrui. A l'impétueux projet de ses hôtes et oncles à vouloir le baptiser, il "répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie" (p.227). A la Bastille, le Huron, païen converti au catholicisme, après avoir joui chez les Anglais de la tolérance religieuse, peut accepter sans préjugé de discuter les propositions jansénistes. Il plaindra tout au plus son interlocuteur d'être janséniste, et d'ailleurs, non pas en tant que janséniste, mais parce que "toute secte [lui] paraît le ralliement de l'erreur" (p.261).

Dans le Contes de Voltaire, comme on l'a déjà noté pour Zadig et pour Amazan, la similitude de caractère d'un personnage à l'autre est si prononcée, qu'on peut retrouver de nombreux airs de famille entre des héros d'origines différentes. Ainsi avec Candide et l'Ingénu, nombreux sont les détails physiques et moraux qui permettent de rapprocher le valet de Westphalie du jeune Indien de la région des Grands Lacs. Le Huron est "un jeune homme très bien fait" (p.223), à "l'air martial et doux" (ibid.), de sorte que tous ceux qui le connaissent en sont charmés. Comme Candide, il dit "toujours naïvement ce qu'[il] pense" (p.224). Après le scandale chez Mademoi-

selle de St Yves, auprès de qui il voulait remplir son devoir d'époux avant la lettre, de retour chez son oncle le Prieur, il "raconta tout avec sa naïveté ordinaire" (p.240). Voltaire notera deux fois encore le côté naïf du Huron qu'il faut interpréter quelque peu différemment de celui de Candide. Si, pour le pensionnaire malheureux de Thunder-Ten-Tronckh, naïveté est synonyme de puérilité un peu péjorative, chez le Huron cette naïveté possède une valeur positive. La naïveté du Huron, à l'opposé de celle de Candide dont l'esprit est impressionné par la doctrine de Pangloss, est le résultat du "bon sens naturel de cet enfant presque sauvage ... [qui] n'écoute que la simple nature" (p.254). L'auteur souligne à plusieurs reprises que l'Ingénu avait un grand fond d'esprit. A son retour de la Bastille, Mademoiselle de St Yves découvre avec joie qu'"il est devenu aussi respectable qu'il était naïf et étranger à tout" (p.272). A l'inverse de Candide, sa naïveté évoluera et il atteindra une maturité intellectuelle qui lui permettra éventuellement de devenir "à la fois un guerrier et un philosophe intrépide" (p.282).

L'Ingénu fut publié pour la première fois en 1767, soit huit ans après Candide. A l'homme de Rousseau naturellement pur, mais corrompu par la société, Voltaire répond par l'exemple de ce sauvage polisson à l'état naturel que le contact de la société, malgré ses imperfections, élèvera presque au niveau de l'homme sage. On peut donc supposer ici, non pas tant une critique du premier personnage, que sa modification, son perfectionnement. La même différence que l'on vient de noter entre Candide et l'Ingénu se retrouve dans l'évolution de l'Ingénu lui-même, qui de naïf qu'il était à son

débarquement, est devenu respectable, c'est-à-dire, digne d'attention, grâce à une éducation providentielle. Une évolution à laquelle ne parviendra pas Candide, en dépit des expériences que lui apportent ses voyages.

L'importance accordée par l'auteur aux portraits moraux est disproportionnée par rapport à celle des portraits physiques. Voltaire s'applique pourtant à indiquer qu'il peut exister entre les deux certaines relations. De même que pour Candide "sa physionomie annonçait son âme" (p.137), Jenni "était de la figure la plus aimable et la plus engageante, [et il] annonçait du courage et de l'esprit" (p.493).

Quant aux personnages féminins, l'uniformité conventionnelle des portraits physiques se retrouve aussi dans les portraits moraux. Après avoir fait la distinction, sur le plan physique, entre les héroïnes jeunes et belles ou vieilles et laides, il faut noter encore une classification assez sommaire entre les bonnes et les mauvaises, c'est-à-dire, en fait, entre les héroïnes fidèles et les héroïnes infidèles.

Parmi les premières, on retient d'abord Astarté. La fidélité de la reine ne nous sera vraiment révélée qu'après les retrouvailles providentielles près du château d'Ogul. L'auteur parle alors d'un coeur qui n'appartenait qu'à Zadig, car "la reine aimait Zadig plus qu'elle ne lui disait" (p.47). Et de retour à Babylone, avant de concourir pour le titre du roi, "Zadig reconnut Astarté à [ses] présents" (p.49).

Une telle fidélité n'est cependant pas très commune chez les héroïnes des Contes. Après Astarté, on ne trouve plus guère que la princesse de Babylone, la belle de St Yves, la princesse Amaside du Taureau Blanc et la belle Adaté des Lettres d'Amabed (et encore, dans ce dernier cas, il s'agit d'une fidélité conjugale) qui soient dignes de cet éloge.

Les portraits de Zadig et d'Amazan nous ont déjà permis de signaler de nombreuses similitudes entre les deux contes. La personnalité et l'activité de la reine Astarté accusent encore davantage ce parallélisme, si l'on considère la Princesse de Babylone comme une histoire de Zadig inversée. Avec Formosante, c'est l'héroïne qui part à la recherche de son amant, le trouve et le reperd aussitôt.

La fidélité de Formosante à Amazan est maintes fois signalée¹. On sait que ce n'est qu'inconsciemment qu'elle se retrouve, pendant son sommeil, étendue à côté du roi d'Ethiopie, comme ce fut par une surprise des sens qu'Amazan coucha avec sa "fille d'affaire" à Paris.

C'est au contraire pour sauver son amant et lui prouver son amour inébranlable, que Mademoiselle de St Yves accepte, très honnêtement, la proposition du sous-ministre en devenant, pour une nuit, sa maîtresse.

La fidélité d'Amaside à Nabuchodonosor est soumise à l'épreuve la plus cruelle: celle du silence. Le seul fait de prononcer le nom de son amant conduirait la princesse à la mort, et c'est pour récompenser cette fidélité, que le sage Mambrès utilisera toutes les ressources de sa science.

Adaté, l'épouse fidèle d'Amabed, possède, elle aussi, beaucoup de traits de caractère déjà rencontrés. Elle montre une "âme simple et ignorante" (p.437). A la cour de Roume, interrogée sur son baptême, elle répondra à cette grave question "avec sa naïveté ordinaire" (p.457). Comme le Huron, sa naïveté est plus une marque d'esprit qu'une déficience mentale, car peu après, toujours à la cour pontificale, à un compliment qu'on lui adresse, Adaté y répondra avec esprit.

Les preuves d'infidélités féminines sont nombreuses dans les Contes², mais ne se rencontrent qu'au niveau des personnages épisodiques: Zadig est trompé par Sémire qui pourtant "l'aimait avec passion" (p.3), puis par Azora avec laquelle il vécut un mois "dans les douceurs de l'union la plus tendre" (p.5). Dans le même conte, il faut noter aussi l'attitude de la jeune veuve Cosrou qui fera détourner le ruisseau qui coule le long du mausolée de son époux afin de pouvoir rompre sa promesse de fidélité perpétuelle, sans pour autant, s'attirer la colère des Dieux.

La même uniformité de traits physiques se retrouve donc dans les caractères des personnages. De Zadig à Amazan, de Candide au Huron, d'Astarté à Formosante, Voltaire reste fidèle à un seul type de personnage. Chez les hommes, on a d'abord noté une grande simplicité, de la modération, de la modestie et de la tolérance: ce sont des valeurs morales qui tentent d'adoucir, de minimiser les grandes vertus de courage et de générosité, les dons naturels de beauté et d'adresse du héros, créant ainsi un individu qui, au sein

de la société, ne sera plus reconnu et loué que pour sa sagesse. Nous verrons que dans sa vie sentimentale, la fidélité comptera elle aussi pour beaucoup dans ce portrait.

Chez les femmes, l'image que Voltaire en donne, est encore plus neutre, c'est-à-dire, plus conventionnelle et effacée, que pour les hommes. Il n'y a pas dans les Contes--à l'exception de la Princesse de Babylone, et d'une façon moins prononcée, de la Clive-Hart-- d'héroïnes actives proprement dites, c'est-à-dire, de créatures supérieures et d'esprits brillants capables de diriger et de s'imposer³. Si pour le développement de l'histoire elle-même, Astarté peut passer pour le premier personnage, celui qui permet à l'action de se dérouler, il est bien évident que le véritable héros demeure Zadig, et que sa recherche d'Astarté, comme sa quête de la destinée, ne sont que des artifices littéraires qui permettent à l'auteur d'étudier les réactions d'un sujet soumis à des expériences très étroitement contrôlées.

NOTES

¹La Princesse de Babylone, pp. 361, 363, 367, 368, et 369.

²A l'exception de Lady Primerose (Histoire de Jenni), voir:
Zadig ou la Destinée, Histoire Orientale: Sémire, Azora, Cosrou,
Missouf, la femme du pêcheur et dans une certaine mesure, Almona.
Histoire des Voyages de Scarmentado: La Circassienne (en Turquie).
Memnon ou la Sagesse humaine: La Ninivienne.
Micromégas: la maîtresse du Saturnien.
Histoire de Jenni: Dona las Nalgas, Dona Boca Vermeja et la Clive-
Hart.
Le Monde comme il va: la femme de l'officier de Persépolis.
Histoire des Voyages de Scarmentado: la femme de Scarmentado.
L'Homme aux quarante écus: Miss Fidler.
Le Monde comme il va: les infidélités flagrantes des dames pendant
les dîners.

³Voir les descriptions physiques et morales de la Clive-Hart, pp.
493 et 548.

CHAPITRE III

L'EDUCATION

La plupart des héros des Contes, tous bien nés, riches de dons naturels, voient leurs qualités encore accrues par l'éducation.

On sait le rôle important que les écrivains, au dix-huitième siècle, accordaient à l'éducation. Dès 1715 Gil Blas enseigne, sinon l'art de vivre, du moins l'art de se débrouiller dans la vie. La plupart des romans, de la Vie de Marianne à la Philosophie dans le Boudoir, peuvent être considérés sous cette optique, soit que l'auteur ait vraiment cru à la valeur pédagogique de ses écrits (Rousseau), soit que, comme les libertins, il se soit amusé à railler les prétentions de ces derniers. A partir de 1751, Diderot allait tenter, avec l'Encyclopédie, de mettre toutes les connaissances humaines à la portée du grand public. Dans chacun de ses Contes, Voltaire n'omettra jamais de faire subir à son héros une certaine éducation.

Puisque notre étude se propose de rechercher une unité dans la variété apparente des personnages, il nous est nécessaire d'étudier les questions soulevées par cette éducation. Pour cela, nous étudierons d'abord les divers systèmes et leur valeur particulière. Il en existe trois dans les Contes: le voyage, la conversation avec les sages (ce qu'on appelait alors les entretiens philosophiques),

et la lecture. Enfin, nous nous demanderons, avec l'auteur, si l'éducation n'étouffe pas chez l'homme les principes excellents de la nature.

Certains contes comme Zadig (édition originale: Memnon, Histoire orientale, Londres, 1747), Le Monde comme il va (Dresde, 1748), Memnon (Paris, 1747), ont été souvent corrigés par l'auteur, tandis que d'autres moins importants aussi, comme Le Crocheteur borgne ou Cosi-Sancta, furent probablement écrits très rapidement à la suite de défis littéraires de salon¹. Il paraît cependant qu'à l'exception des deux derniers exemples cités, les Contes furent pour Voltaire des oeuvres très sérieuses qui lui permettaient de compléter ou de préciser des idées qu'il n'avait pu exposer complètement, ni dans ses ouvrages historiques ni dans ses oeuvres de théâtre.

"Il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, et sans faire des phrases", affirme Topaze parlant de son perroquet, à quoi Rustan répond, "Tant mieux, ... voilà comme j'aime les contes" (p.128). Le sérieux des Contes ainsi précisé, et le naturel du récit ainsi mis en évidence et réclamé par les héros eux-mêmes, font alors comprendre que les nombreuses remarques qu'on y trouve sur l'éducation ne sont pas, elles non plus, fortuites.

Zadig est "né avec un beau naturel fortifié par l'éducation" (p.2). Amazan passe sa vie, "à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être" (p.360). A la princesse amoureuse du taureau blanc, le serpent dira: "l'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner?" (p.578).

Un peu plus loin, elle lui demandera à son tour, "contez-moi quelque fable bien vraie ... pour achever de me former l'esprit et le coeur" (p.595).

La première remarque à faire du début à la fin des Contes, c'est qu'il s'y trouve l'idée d'une éducation de l'homme pour compléter l'ouvrage de la nature dans laquelle nous devons, au départ, puiser nos premières connaissances, tel le Huron, "ce jeune ignorant, instruit par la nature" (p.261).

Tous les personnages se ressemblent dans le désir qu'ils ont de s'instruire. Ce désir ou son absence vont permettre de répartir les individus en deux grandes catégories: ceux qui progresseront et ceux qui négligeront ce bienfait de la civilisation et qui stagneront. Cependant Voltaire admet implicitement que tous ne peuvent encore profiter de l'éducation, et l'homme ignorant ne doit pas être systématiquement blâmé.

Désir de s'instruire: nous retrouvons ici un nouveau principe auquel Voltaire restera fidèle tout au long des Contes. Nombreuses sont les notations qui soulignent le désir de s'instruire des personnages. "Lorsque j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brahmanes, je tâchai de m'instruire" (p.476), nous apprend le Turc au début de sa lettre.

Scarmentado nous dit qu'il arrive à Rome "dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités" (p.89).

De Micromégas, l'auteur nous dit qu'"il étudiait, selon la coutume, au collège des jésuites de sa planète" (p.97), et au Saturnien, il répond: "je ne veux point qu'on me plaise, ... je veux qu'on m'instruise" (p.99).

On sait peu de chose sur l'éducation de Candide, qui d'ailleurs, dans l'entourage du baron et avec un maître tel que Pangloss, aura peu de chances de développer son esprit. Pourtant, ici encore, Voltaire semble bien indiquer qu'il ne faut pas pour autant mépriser le héros. En effet, quelques chapitres plus loin, au cours de son séjour à l'Eldorado, l'auteur n'omet pas de noter que: "Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences" (p.180).

Zadig, déjà riche de qualités morales et intellectuelles, après ses deux revers sentimentaux, "chercha son bonheur dans l'étude de la nature" (p.7).

Amazan, de passage à Londres, au cours d'un repas chez le Milord, agrémenté "d'une conversation aussi agréable qu'instructive" (p.383), "se sentit pénétré du désir de s'instruire" (p.385).

Enfin, lorsque le Huron est félicité pour sa connaissance du français, avec son naturel impertinent, il répond: "j'apprends très vite ce que je veux apprendre" (p.225).

Ayant ainsi animé son personnage du désir de s'instruire, Voltaire délimite ses méthodes d'éducation. On peut, nous l'avons dit, en relever trois dans les Contes: les voyages, la lecture et la fréquentation des gens instruits. A nouveau, la fréquence des remarques permet de supposer que nous touchons à des principes chers à l'auteur.

Le voyage est généralement la première façon de s'instruire pour le héros des Contes. Nous touchons ici à un des grands soucis

de "l'honnête homme" du dix-huitième siècle. René Pomeau, dans un petit ouvrage documentaire², étudie cette vogue nouvelle des voyages. Après la lecture de ce livre, les décisions de Scarmentado nous semblent être le reflet d'un mode de vie. Pour le jeune homme bien né du dix-huitième siècle, voyager était une nécessité. Le voyage et les observations qu'on y fait vont mener à la création d'un nouveau type d'homme. A l'honnête homme du dix-septième siècle, formé dans les salons et à la cour, sous la surveillance d'un confesseur mystique et jésuite, va succéder le jeune philosophe du dix-huitième siècle qui, petit à petit, se teindra "d'anglicisme": jeune libéral tolérant, mais passionné pour les idées nouvelles, et dont les aspirations se trouvent indirectement concrétisées à Philadelphie, en 1774.

Au dix-huitième siècle, la qualité de philosophe était le fruit de toute une éducation. Quelques dehors de sagesse, quelques lectures et une vie retirée ne suffisent pas pour s'attribuer ce titre. Dans l'Encyclopédie, à l'article "Philosophe", Diderot nous met en garde dès les premières lignes et précise que:

Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, qui joint à un esprit de réflexion et de justice les mœurs et les qualités sociables...

Le vrai philosophe n'est point tourmenté par l'ambition mais il veut avoir les commodités de la vie; il lui faut, outre le nécessaire précis, un honnête superflu nécessaire à un honnête homme, et par lequel seul on est heureux: c'est le fond des bienséances et des agréments.³

Raison, justice et modération dans ses désirs: Diderot, à son tour, évoque trois des traits de caractère déjà rencontrés chez les héros des Contes.

Cette conception du voyage comme instrument d'éducation, n'est cependant pas limitée aux futurs philosophes seulement. Rousseau,

dans le dernier chapitre de l'Emile, propose lui aussi à son élève un voyage de deux ans à travers l'Europe pour achever son éducation.

Que Voltaire fasse voyager ses héros n'a donc rien de surprenant; mais la fréquence de cette habitude et les raisons particulières de ces déplacements indiquent alors clairement qu'il ne faisait pas que sacrifier à une mode, mais qu'il était, lui aussi, en faveur du voyage comme mode d'éducation.

C'est en effet le cas de Micromégas, qui "se mit à voyager ... pour achever de se former l'esprit et le coeur" (p.97), et qui semble déjà avoir appris tout ce qu'il sait au cours de voyages antérieurs. A l'habitant de Saturne qui paraît surpris de la précision de ses connaissances, Micromégas laisse entendre qu'il a "un peu voyagé" (p.99), et que ce n'est que de ses voyages qu'il tire toutes ses observations. Il est intéressant de noter qu'à la fin du deuxième chapitre, Micromégas et son ami le Saturnien "résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique" (p.101).

Scarmentado nous apporte une preuve encore plus nette des voyages comme moyen de parfaire son éducation. "Mon père m'envoya, à l'âge de quinze ans, étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités" (p.89), écrit-il au commencement de son histoire, mettant en relief deux des grandes idées des Contes: le voyage qui permet de satisfaire le désir naturel d'apprendre, et la soif de vérité. Malgré toutes ses mésaventures en France, en Angleterre, en Hollande et à Séville, "le désir de voyager me pressait toujours" dit-il (p.92). Il continuera par la Turquie, la Perse, la Chine, les Indes et l'Afrique. La géographie voltairienne est

constituée d'une douzaine de points chauds de la planète, soit pour leur intolérance (la France, le Portugal, l'Espagne et toutes ses colonies), soit pour leur tolérance (la Chine, la Russie, la Prusse tant que l'aventure prussienne tournera à son avantage; la Hollande et l'Angleterre enfin: deux pays qu'il admira toujours sans restriction).

Avec Candide, le schéma se trouve modifié dès le départ. Candide, considéré à tort, peut-être, comme l'oeuvre-clef des Contes, nous paraît légèrement à l'écart du courant général des idées développées dans les autres contes; constatation qu'il faut souligner et qui ne détruit nullement notre raisonnement, puisque chaque conte se trouve être le développement d'une idée ou d'une réflexion de Voltaire.

A l'opposé des autres héros (exception faite d'Amabed et d'Adaté), Candide n'a jamais désiré quitter le château du baron et partir achever son éducation sur les routes de l'Europe. Alors que tous les autres personnages adoptent une attitude ouverte sur le monde, Candide préfère un mode de vie sclérosé, en vase clos, qui peut laisser supposer chez lui, des facultés assez médiocres, impression que la suite de l'histoire confirmera en partie. C'est la Providence ou le destin--suivant que l'on adopte soi-même une opinion optimiste ou pessimiste sur les aventures du héros--qui vont lancer ici ces quelques "grands coups de pied dans le derrière" (p.139) et, qui vont mettre Candide, comme les autres personnages, sur la voie des aventures.

Ce n'est que très tard, quand il sera à l'Eldorado, que Candide découvre les bienfaits, ou plus exactement la valeur éducatrice des voyages. Devant les bizarreries de ce pays de cocagne, il admet "qu'il est certain qu'il faut voyager" (p.179), ajoutant même, que si son ami Pangloss avait visité l'Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-Tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre. C'est la seule fois que Candide exprimera quelque intérêt ou quelque satisfaction à voyager. Son idéal est tout autre: retrouver Cunégonde et vivre heureux. La conclusion du conte, bien que toute philosophique, peut nous laisser sceptiques quant à la qualité du bonheur que découvrira Candide en réalisant en partie son rêve. Pour nous convaincre davantage l'histoire insiste sur le fait que l'homme qui n'a pas voyagé ne peut assouplir son jugement. Pangloss ne sera jamais bon précepteur, car il refusera de modifier ses principes optimistes de raison suffisante. Ses axiomes ne furent jamais vécus et n'ont aucune valeur pratique. Candide s'en détachera petit à petit, pour se rapprocher de la vieille et de Martin: "voilà comme on juge de tout quand on est pas sorti de son pays" (p.159). Cette remarque que la vieille s'adresse à elle-même, s'applique d'abord à Pangloss.

Comme pour Candide, c'est le destin qui fait voyager Amabed et sa femme Adaté. Mais les voyages forcés ne permettent pas aux héros de bénéficier des avantages qu'ils auraient recueillis d'aventures semblables, s'ils avaient été libres. Amabed ne reconnaîtra qu'une seule fois l'aspect positif de son voyage, et ceci seulement à la fin de son aventure. "On se forme beaucoup par les voyages" (p.467).

S'il veut "étudier Roume, [car] elle en vaut la peine" (p.458), nous verrons que, comme le Huron, il utilisera surtout la lecture et la conversation des gens cultivés et que, d'autre part, son sujet d'enquête est volontairement limité: "je me borne aux livres; et j'étudie principalement la religion du pays" (p.461).

Ce désir de connaître en voyageant, se retrouve constamment dans les Contes. Il n'est pas jusqu'à Parouba, la fille de l'Indien philosophe de la banlieue de Baltimore, chez qui débarquent Jenni et ses compagnons de débauche, qui ne désire, elle aussi, voyager et se documenter: "Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens; elle a voulu voir le pays" (p.518).

De même dans les Oreilles du Comte de Chesterfield, on remarque que le docteur Grou "est un médecin fort instruit; [car] il a fait le tour du monde" (p.559).

L'homme aux quarante écus ne voyage pas; mais avec la Princesse de Babylone, que nous avons déjà plusieurs fois comparée à Zadig, le voyage et l'éducation iront de pair.

C'est d'abord l'oracle de Bélus qui prophétise au roi, que sa "fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde"⁴, prophétie d'autant plus remarquable et inhabituelle dans un pays où les jeunes filles ne sont pas supposées quitter les jardins fleuris de leurs pères.

Amazan va même plus loin dans son énumération des bienfaits qu'il attend des voyages. A la belle princesse chinoise qui s'étonne de son refus à l'épouser il explique qu'il a "juré aux dieux immortels de n'aimer jamais que Formosante, princesse de Babylone, et de

lui apprendre comment on peut dompter ses désirs dans ses voyages" (p.374). En Russie, c'est-à-dire, l'empire des Cimmériens, il n'a pas de termes assez louangeux pour l'impératrice qui, de son côté, voyageait "pour semer l'instruction" (p.376). Enfin à Londres, un milord lui conseille d'aller en Italie pour y apprendre la musique et la peinture: "je vous conseille de faire ce voyage, ... pour peu que vous aimiez la musique et la peinture" (p.385). Mais Amazan attend encore beaucoup plus de tous ses voyages. En avouant au milord qu'il s'était "imposé la loi de courir le monde et de [s]'éviter [lui-même]" (p.385), il indique qu'il recherche aussi la réponse à tous ses problèmes.

Avec le Huron, l'idée du voyage et de l'éducation est de nouveau nettement affirmée. Le Huron "était curieux" (p.223); "il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites" (p.224), et c'est cette curiosité qui l'a poussé à quitter l'Angleterre où, comme il le dira plusieurs fois par la suite, personne au moins ne le tourmentait sur sa religion et ses idées philosophiques et politiques. Ce désir de voyager chez le Huron est inné: "de mon naturel j'aime passionnément à voir du pays" (p.225). Ce personnage, à lui seul, sur le chapitre de l'éducation, possède toutes les qualités éparpillées dans les autres contes. Le voyage, en effet, ne sera pas son unique moyen d'éducation, car le Huron était d'abord d'un "naturel éclairé", c'est-à-dire, qui le poussait instinctivement à des décisions profitables.

Le voyage n'est pas le seul mode d'éducation proposé par Voltaire dans ses Contes. On a déjà noté que le Huron et Amabed

profitaient tout autant de leurs lectures et de leurs conversations sérieuses avec des amis judicieusement choisis.

C'est avec le Huron que ce message devient le plus évident. Son séjour avec le vieux janséniste, à la Bastille, véritable séminaire de théologie et de morale, souligne les intentions de l'auteur. Les livres sont la seule consolation du janséniste, et le Huron de son côté se constitue une petite bibliothèque. C'est aussi dans la lecture que Mademoiselle de St Yves a acquis ses quelques connaissances: "elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée" (p.259).

La lecture n'est pas suffisante à l'éducation d'un jeune philosophe: "la lecture agrandit l'âme, et un ami éclairé la console" (p.253), affirme le narrateur au début du chapitre consacré au développement intellectuel du Huron. Très souvent dans les Contes, on note le caractère instructif de la conversation (p.250), et les meilleures conversations de ce genre ont généralement lieu au cours d'un repas. Ici encore, nous rejoignons une idée chère à Voltaire, dont les petits soupers de Potsdam, de Berlin ou de Ferney sont restés célèbres⁵.

La lecture et la constitution d'une bibliothèque deviennent aussi deux principaux objectifs de l'homme aux quarante écus devenu riche. Ici l'auteur se montre encore plus explicite. L'homme aux quarante écus--un vrai philosophe qui lit Candide "en traduction" (p.328)--se constitue une bibliothèque qui répondra à son plan d'éducation. Ses dépenses et ses efforts seront récompensés: "comme le bon sens de monsieur André s'est fortifié depuis qu'il a une biblio-

thèque! Il vit avec les livres comme avec les hommes; il choisit; et il n'est jamais la dupe des noms" (p.336); lecture choisie et raisonnée, d'autant plus louable que "la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que s'instruire" (p.342).

Enfin on a vu qu'Amabed, qui veut étudier Roume, se contentera de la conversation d'un monsignor qui lui "paraît bien desalé" (p.460), et de quelques livres; la cour papale et ses intrigues ne lui offrent qu'une idée superficielle et trompeuse de la véritable philosophie de la haute société catholique et romaine.

A l'exception de Mademoiselle de St Yves et des romans qu'elle lit en cachette dans son couvent, Voltaire ne se soucie guère de l'éducation de ses héroïnes. Si Cunégonde eut un précepteur dans son château, il n'est plus question d'instruction dans la suite de ses aventures. Zadig, dans l'épisode du bûcher, nous fait comprendre que les filles doivent être utiles à un pays et pour cela, se marier pour devenir mères de famille. Il détruisit l'usage du bûcher du veuvage parce qu'il regardait cette coutume comme un attentat contre sa patrie et contre soi-même, car elle "laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'Etat, ou du moins élever les leurs" (p.29). Dans l'Homme aux quarante écus, Monsieur André s'empresse de dire à son interlocuteur, pour qui "une femme ménagère et laborieuse fera plus de bien dans une maison que la fille d'un financier, qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari" (p.320), que ses filles "apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à se rendre

utiles" (ibid.). Malgré les tentatives de Rousseau (sa Sophie, au livre V de l'Emile, 1762), et avant lui, les écrits de la Marquise de Lambert⁶ et de l'abbé de Saint-Pierre⁷, l'enseignement des filles, en dehors des cours de musique, de chant et de broderie dispensés dans les couvents ou par des préceptrices particulières, restera très négligé jusqu'au premier Empire.

En ce qui concerne les qualités physiques et les valeurs morales, le héros des Contes nous paraît être un individu qui s'efforce de se maintenir dans un discret milieu et qui dissimule ses marques de supériorité naturelles ou acquises. A nouveau, Voltaire le contient très étroitement dans une juste moyenne. Comme l'indiquait Diderot, pour les héros de Voltaire, la sagesse, vertu de base du philosophe, s'oppose à toute forme d'excès. "Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage" (p.81), et le reste du conte montre clairement qu'il n'eût jamais d'idée plus malheureuse de sa vie.

Il en va de même de l'éducation, c'est-à-dire, de l'acquisition des connaissances. Nous abordons ici un des points les plus intéressants des Contes, parce que, sans doute, le plus susceptible d'être critiqué. Pour Voltaire, il semble bien qu'il doit y avoir une limite à nos connaissances. Tout au long des Contes, on remarque avec surprise que le savant est généralement un homme malheureux. Quand on étudiera la place que tiennent le malheur et le bonheur dans la philosophie du héros voltairien, on jugera de l'importance de

cette remarque. A Surinam, Candide fait la connaissance du plus malheureux des hommes, le savant Martin qui, cependant, exception très rare dans sa profession, "était d'ailleurs un bon homme" (p.186).

Dans Zadig, l'hostilité envers les savants est en effet bien marquée: "Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant" (p.9). Il y eut d'abord l'épisode du chien et du cheval où, pour avoir parlé avec trop de sagacité, il faillit être expulsé de Babylone; et ensuite, l'épisode du basilic où, pour avoir trop vite guéri Ogul, il faillit mourir empoisonné. Ce fut alors qu'on s'aperçut que sa science "était [dangereuse] pour la médecine" (p.48). Bien avant le début de ses aventures, "il connut bientôt combien les savants sont dangereux" (p.10), à tel point, qu'il en arrive très vite à "[maudire] les savants" (p.10).

Scarmentado fera la même remarque au sujet de son précepteur italien Monsignor Profundo, "un des plus terribles savants qu'il y eût au monde" (p.89).

On ne trouve que quatre exceptions à ces remarques. Le bon bramin est un "homme fort sage, plein d'esprit, et très savant" (p.115). Le vieillard qui reçoit Candide et Cacambo au pays d'Eldorado est "le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif" (p.177). A Paris, au souper de la marquise de Parolignac, Candide rencontrera "un homme savant et de goût" (p.194). Enfin, dans les Oreilles du Comte de Chesterfield, le chirurgien Sidrac, est un "très savant homme" (p.551).

Mais la critique négative ne s'applique pas seulement aux savants. Le danger se trouve déjà dans le choix des livres. Tous

les livres ne sont pas profitables: "je commence à croire qu'il faut beaucoup se défier des livres" (p.320), estime monsieur André devenu riche, après avoir raisonné sur les moines.

On trouve même dans les Contes un personnage satisfait de son ignorance, qui s'en vante et se trouve heureux de son état: "je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien" (p.177), déclare à Candide et à Cacambo l'hôte qui les accueille très généreusement à l'auberge de l'Eldorado. Mais la question reste posée au sujet de la vieille voisine du bon bramin qui affirme être heureuse "pourvu qu'elle [puisse] avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver" (p.115), mais que l'auteur désapprouve sans hésiter dans la suite du conte (pp.115 et 116). Si le pédantisme, c'est-à-dire, l'accumulation de connaissances mal comprises et mal utilisées est condamné au même titre que l'ignorance⁸, l'éducation saine et raisonnable est toujours recommandée. A nouveau, le héros des Contes parvient à un juste milieu. L'éducation ainsi comprise est profitable.

C'est dans la Princesse de Babylone que se trouve indiqué le programme qu'il faut suivre: en Allemagne, les princes du Nord, dont les états voient fleurir la raison et la philosophie, se familiarisent avec la connaissance de la morale universelle et le mépris des superstitions, et détruisent les erreurs avec compassion⁹.

Mais c'est dans l'Ingénu, que les problèmes de l'éducation et de l'instruction sont le plus nettement posés. On a vu, dans le premier chapitre, comment d'un sauvage polisson et difficile à contenir dans la société, le Huron était devenu un être parfaitement

capable de se plier aux conventions sociales, puisqu'en s'engageant dans l'armée il se destine à la carrière qui exige le plus de discipline. Il est évident que les leçons de son compagnon de captivité ne sont pour rien dans la transformation du personnage. Tout ce que l'enseignement du janséniste a pu apporter au Huron se réduit à un dégoût quelque peu ironique pour toutes les querelles religieuses et à la conviction inavouée mais réelle, qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer Dieu pour le servir.

Il faut donc rechercher sa métamorphose, non pas dans son instruction (prise au sens étroit du terme: endoctrinement), mais dans son éducation, c'est-à-dire, dans ses contacts avec la société. L'éducation dont il s'agit ici est avant tout une éducation naturelle, c'est-à-dire, l'observation et la répétition de ce qu'il voit ou entend. Après quelques mois de son séjour en Bretagne et son voyage à Paris, le Huron est déjà en mesure de comparer les mœurs françaises avec celles de l'Angleterre et de son pays natal. Sa logique naturelle aidant, il découvre sans peine que toute valeur est relative et changeante hors de son pays d'origine.

L'éducation est nécessaire; mais elle doit rester avant tout une observation de la nature. Zadig nous a déjà montré qu'apprendre, c'est d'abord savoir observer. Quand, après avoir répudié Azora, et pour essayer d'oublier ses infortunes sentimentales, il se mit à étudier la nature en s'occupant surtout des propriétés des animaux et des plantes, "Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit et il élève son

âme, il vit tranquille" (p.7). C'est aussi le remède qu'utilisera le pasteur Goudman après la perte de sa cure et de sa maîtresse. "Je [le pasteur Goudman] compris que Mr. Sidrac était un très savant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la nature... Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction, pour me consoler la perte de ma cure et de ma maîtresse" (p.551).

Parvenu à la troisième étape de notre enquête, on voit, de plus en plus, se dessiner avec précision, une sorte de prototype du héros voltairien. Malgré la tendance particulière de chaque conte ou de chaque groupe de contes¹⁰, Voltaire reste fidèle à une image unique, qui en tout tend à un juste milieu, et dont la tolérance et le désir de s'instruire, sont les deux traits remarquables. Cependant, dans son effort constant à limiter l'envergure physique, morale et intellectuelle de ses héros, on peut parfois penser que Voltaire s'est involontairement, sinon contredit, du moins dénigré. Mais c'est ici que le génie de Voltaire, ses convictions et ses espérances en la nature humaine vont s'imposer et conférer à son héros, individu moyen mais très équilibré et d'esprit ouvert, une richesse humaine que nous ne pouvions distinguer dans nos observations précédentes, restées limitées à quelques points précis.

Prétendre que le héros des Contes n'offre ni personnalité ni grandeur serait très mal interpréter la pensée de l'auteur. Le héros, s'il atteint rarement à l'héroïsme, va cependant nous intéresser par sa fidélité à ses parents, à ses amis, à ses maîtres ou à ses maîtresses.

NOTES

¹Voir les avertissements qui précèdent chacun de ces deux contes, pp. 666 et 667.

²Pomeau, René, L'Europe des Lumières, Paris, Stock, 1966.

³Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, t. XII, 1765, Neufchastel, Samuel Faulche et Cie, pp. 510 et 511.

⁴La Princesse de Babylone, p. 353. Cette phrase sera reprise par le roi lui-même, p. 360.

⁵Les repas jouent un rôle important dans les Contes:

C'est au cours d'un repas avec quelques marchands réunis à Balzora que Zadig expose ses idées sur la divinité et les sectes (Zadig, le Souper).

Pour entrer en contact avec les philosophes de Persépolis, Babouc les convie à un repas, p. 75.

Candide découvre que le jésuite, commandant de Los Padres, est le frère de Cunégonde, au cours d'un petit repas fin, pris en plein air, p. 168.

C'est à l'auberge de l'Eldorado que Candide s'instruit de toutes les bizarreries du pays et surtout s'aperçoit de la bonne éducation de ses habitants, p. 176.

Voir aussi Candide, pp. 194, 201 et 204; l'Homme aux quarante écus, pp. 334, 338 et 342; la Princesse de Babylone, pp. 354 et 361; les Oreilles du Comte de Chesterfield, p. 554; le Taureau Blanc, p. 589 et le Crocheteur Borgne, p. 606.

⁶Reflexions nouvelles sur les femmes, 1727. Avis d'une mère à sa fille, p. 1728.

⁷Projet pour perfectionner l'Education des filles, 1736.

⁸"Il est, au fond, ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas et d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance" (p.555), concluera le pasteur Goudman après avoir discuté de la question de l'existence de l'âme avec le chirurgien Sidrac.

⁹La Princesse de Babylone, p. 379.

¹⁰Ces groupes ne sont pas rigoureusement définis puisque chaque critique présente le sien. Voir Appendice I.

CHAPITRE IV

LA VIE AFFECTIVE, FIDELITE

A l'exception de la "belle Formosante", d'Adaté et de la Clive-Hart, les femmes ne jouent pas dans les Contes un rôle aussi important que les hommes. Pourtant les Contes de Voltaire sont loin d'offrir l'image d'un monde privé de l'élément féminin. Les femmes y sont nombreuses et généralement belles; elles ont le coeur prompt à s'enflammer, au point que si elles étaient toutes sincères et que le proverbe de Zoroastre, "quand on est aimé d'une belle femme, ... on se tire toujours d'affaire dans ce monde" (p.48) fût vrai, il ne devrait guère s'y trouver d'hommes dans l'embarras.

Malgré cela, la vie sentimentale du héros des Contes reste dans l'ensemble assez pauvre. Le portrait moral que nous avons défini annonce en fait un cérébral, c'est-à-dire, un philosophe et un sage selon l'idée du dix-huitième siècle, et un intellectuel pour le vingtième siècle.

Si l'on parle souvent de fidélité, ce n'est pourtant pas de la passion dont il s'agit, et si certains contes se terminent par des mariages--Candide, Zadig et la Princesse de Babylone--il s'agit plus de l'heureuse conclusion d'un conte que de la fin logique d'une grande aventure romanesque. Le mariage est toutefois recommandé à plusieurs reprises. Trois fois, l'homme aux quarante écus reçoit ce

conseil: "ayez une brave femme" (p.292). C'est ce que lui recommande le géomètre pour les raisons mathématiques qui laissent entendre que "cinq ou six misères ensemble font un établissement très tolérable" (ibid.). Quelques pages plus loin, il précise sa pensée et en donne la raison: "il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt livres de rente" (p.295). Pour le géomètre, le mariage reste le seul moyen d'accroître une fortune très modeste. "Comment puis-je faire pour accroître aussi ma petite fortune?" demande le héros. Et la réponse suit: "Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant" (p.297). Dans le dialogue des Mais de l'Histoire de Jenni, après que Mr Freind a démontré au bachelier de Salamanque que le mariage est un sacrement respectable, celui-ci conclut: "je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours semblant de m'aimer, tant que je serai jeune, qui aura soin de moi dans ma vieillesse, et que j'enterrerai proprement si je lui survis" (p.506).

L'attitude des couples mariés varie d'un conte à l'autre, mais dans l'ensemble, elle n'offre pas une idée très réconfortante de l'existence matrimoniale. Peu ont comme Jenni ou son ami Birton la chance d'épouser leur maîtresse à la fin de leurs aventures.

La plupart affectent une attitude blasée à l'égard du mariage. C'est en particulier le cas de Scarmentado: "je me mariaï chez moi: je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie" (p.95). C'est aussi le cas de la femme de l'officier de Persépolis dont la conduite étonne Babouc qui connaît son mari: "Sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il

n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse" (p.79). Enfin, pendant son union avec Azora, "Zadig éprouva que le premier mois du mariage, ... est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe" (p.6).

Pour le héros des Contes, le mariage paraît donc une coutume utile à la société, et même nécessaire, quand on songe aux critiques adressées aux moines et aux religieuses qui, par leurs vœux de chasteté, privent le royaume de milliers de bons citoyens (l'Homme aux quarante écus, pp.317-320), mais à laquelle il ne faut pas accorder une trop grande valeur sentimentale, et surtout n'y voir aucune mystique sacrée. Il est naturel que celui qui considère Dieu comme "le grand Démoniourgos, l'éternel Géomètre" (p.473) et comme "l'être nécessaire" (p.528), ne voit dans le mariage qu'un autre rite naturel réclamé par la nature.

Ce n'est pas là qu'il faudra chercher l'amour-passion, et c'est bien ainsi que le pasteur Goudman envisage le mariage car, pour sa part, "il eut miss Fidler en secret, ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme" (p.568).

Il ne faut pas longtemps à Cosi-Sancta pour se laisser persuader qu'un petit mal peut engendrer un grand bien. Elle aussi ignorait l'amour dans le mariage: "la jeune créature faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer [le vieux Capito], parce qu'il devait être son mari" (p.609). Quant à son amant Ribaldas, "il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité" (ibid.).

Dans tous les Contes on ne rencontre qu'un homme vraiment fougueux, le gouverneur de Buenos Ayres qui "aimait les femmes à la fureur" (p.164). Beaucoup affichent des maîtresses: le grand Inquisiteur de Séville, Monseigneur l'Evêque de Buenos Ayres et les grands prélats en général, mais à nouveau, il s'agit plus d'une convention mondaine que d'une passion authentique.

Sans qu'il soit question d'une attitude hostile à la vie familiale, le héros des Contes ne semble pas envisager le mariage comme la réponse à ses aspirations sentimentales. Cependant, nous avons vu comment l'idée du mariage a souvent été proposée aux héros comme la meilleure façon d'atteindre le bonheur sur cette terre.

Tout autre apparaît l'attitude du héros quand il s'agit de l'amitié: amitié qui va conduire l'individu à considérer la fidélité comme la première des valeurs morales. Si le héros voltairien se marie rarement par passion, il est fidèle. Et l'amitié et la fidélité dont il s'agit ici vont s'étendre à toute l'échelle des relations humaines: fidélité à un ami, à une maîtresse perdue et à un vieux maître. A l'inverse de tout ce que nous avons déjà noté, le héros des Contes ne se limitera pas à une amitié comptée, à une fidélité mesurée. Il sera grand et digne de respect, grâce à un sentiment où l'excitation sensuelle et l'intérêt sont absents.

Dans un article sur Zadig, le Dr E.J.H. Greene, identifie six thèmes secondaires qui reviennent souvent dans les Contes. Nous retiendrons ici le dernier qui semble mériter une attention toute particulière dans notre étude¹. Comme l'indique ce critique, la

fidélité dans Zadig doit être étudiée d'abord sur un plan qualitatif et non quantitatif afin d'éviter, par la suite, d'entrer en conflit avec les rapports Candide-Cacambo.

Précisons dès maintenant qu'il existe, dans Zadig, comme dans le reste des Contes, deux sortes de fidélité: d'abord la fidélité de l'homme à sa maîtresse, terme qu'il faut entendre dans le sens dixhuitiémiste et qui n'implique nullement que des relations sexuelles ont existé entre les deux amants; et ensuite, la fidélité de l'homme à un autre homme, rapport qui ne doit pas non plus prêter à confusion: les héros voltairiens, bien qu'ils ne soient pas enclins au mariage, semblent ignorer jusqu'à l'existence des relations homosexuelles.

Le nom d'Astarté revient environ une cinquantaine de fois dans le texte de Zadig. Si ce nombre élevé est dû en fait à un artifice de style précis, afin de mieux imiter le style du conteur arabe chez qui le nom propre n'est jamais remplacé par un pronom, cette fréquence indique aussi, de la part de Zadig, une grande préoccupation. Le début de la passion Zadig-Astarté est le fait de la fatalité ou de la destinée. Astarté ne s'aperçoit pas de l'impression qu'elle produit sur Zadig, et celui-ci s'étonne de ses sentiments et "appela à son secours la philosophie" (p.20). A partir de là, le souvenir d'Astarté et le souci de sa destinée deviennent les préoccupations constantes de Zadig.

Le souvenir d'Astarté va progressivement transformer Zadig en un amant d'une fidélité inébranlable. Lorsque la jeune veuve arabe, à la suite des démarches de Zadig, se trouve relevée du

serment de se faire brûler vive et qu'elle propose à Zadig de l'épouser, "Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas éluder cette déclaration" (p.30).

Cet asservissement moral à sa bien-aimée, loin d'être pour Zadig une source de souffrance, lui apporte souvent le réconfort moral dont il a tant besoin. Zadig offre l'exemple très rare d'une passion contrariée et même d'un amour impossible, source de réconfort pour l'amant malheureux.

Esclave enchaîné, suivant son maître Sétoc, Zadig oublie la fatigue et raisonne avec optimisme: "Ce marchand ne sera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il veut en tirer des services. Il parlait ainsi, et dans le fond de son coeur il était occupé du sort de la reine de Babylone" (p.27).

Le souvenir d'Astarté devient comme un leitmotiv admis dans la composition même du récit. Sur le plan du style, l'expression: "la reine Astarté", en ponctuant sans cesse les exclamations de Zadig, brise le rythme narratif et donne au texte une allure plus dramatique. "Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à la malheureuse Astarté" (p.36). Chez le brigand Arbogad, en apprenant le mort du roi de Babylone, il s'écrie: "Moabdar est tué! ... et qu'est devenue la reine Astarté?" (p.38). "O Astarté! qu'êtes-vous devenue?" (ibid.). En quittant le brigand, "Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse Astarté" (p.39).

La fidélité de Zadig envers Astarté est touchante, mais aussi--et nous reconnaissons là une des caractéristiques les plus remarquables du héros voltairien--elle ne prête jamais au ridicule.

Zadig aime Astarté d'un amour idéalisé, mais qui n'est pas l'amour platonique. Zadig respecte trop la reine pour la violenter et il se refuse à forcer ses volontés. Avec elle il conserve l'attitude honnête et déférente qu'il a envers les femmes. Il "ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier" (p.3). C'est la raison pour laquelle l'annonce de la mort de son mari, le roi Moabdar, ne change ni son attitude ni ses pensées envers elle. Nous nous trouvons ici devant un exemple parfait de fidélité idéalisée. Cependant, puisqu'il s'agit de sentiment entre un homme et une femme, le lecteur peut, en témoin ignorant des intentions des acteurs, se poser la question, sinon de la pureté d'intention de Zadig, du moins sur le caractère raisonnable de ses espoirs et questionner aussi la fidélité d'Astarté envers Zadig.

En effet, Zadig a déjà connu deux revers sentimentaux à Babylone (Sémire et Azora) et il connaît l'histoire de la veuve Cosrou. Au départ, la seule différence que l'on puisse faire entre Astarté et les courtisanes précédentes est que la reine est encore beaucoup plus belle qu'elles.

En ce qui concerne Zadig, le conte nous apprend les raisons qui lui permettent de rompre ou d'accepter le destin sans trop souffrir. Il se consolera de Sémire quand "enfin la raison l'emporta sur son affliction; et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler" (p.4). Avec Azora, de qui il doute déjà de la fidélité, "il remarquait en elle un peu de légèreté" (p.5); il prendra lui-même l'initiative de la rupture quand il jugera disproportionnés et inutiles les reproches qu'elle fera à la jeune

Cosrou: "Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig" (ibid.).

Voltaire se refuse à toute coquetterie romanesque. Son intention est sans équivoque. Zadig est fidèle à Astarté, et sa fidélité, outre qu'elle le soutient moralement dans les épreuves, sera récompensée puisque de son côté Astarté lui reste fidèle aussi. L'auteur lui-même tient à préciser ce point: "Quel état pour la première reine de l'univers, et, je dirai plus, pour un coeur qui était à Zadig!" (p.46). La fidélité réciproque des deux amants est encore soulignée par la double remarque suivante: "Zadig aimait la reine Astarté autant qu'il le jurait, et la reine aimait Zadig plus qu'elle ne lui disait" (p.47).

Mais Zadig n'est pas seulement remarquable pour sa fidélité envers la reine dans laquelle l'émotivité compte pour beaucoup. Il est encore plus intéressant d'étudier son comportement avec ses amis. Pour Zadig, nous savons dès le quatrième chapitre de son histoire (l'Envieux), qu'à la suite de ses deux premières déceptions sentimentales, il "voulut se consoler, par la philosophie et par l'amitié, des maux que lui avait faits la fortune" (p.10). L'amitié et non pas l'amour, considérée comme la plus grande consolation humaine, est respectée à l'égal de la philosophie. L'ami sera pour Zadig le plus grand des biens terrestres et sa fidélité sera sa réponse à l'amitié: "Un ami vaut mieux que cent prêtres" (ibid.), note l'auteur en parlant de Cador. Quand il décide duquel des deux mages doit posséder le bébé de la fille-mère, Zadig donne la préférence à celui qui tâchera "de le rendre juste et digne d'avoir des amis" (p.17).

L'amitié et la fidélité à ses amis servent en quelque sorte de contrepoids à la destinée, même si elles ne parviennent pas toujours à la vaincre. Cador, son ami de toujours, est le premier à recevoir le secret de son amour pour la reine. Cador restera l'ami fidèle. Pourtant au départ, cette fidélité ne semblait pas assurée, puisque le clairvoyant Zadig juge de bonne politique de l'acheter "par un présent considérable" (p.5). Néanmoins, Cador sera estimé de tous, et à la fin du conte "il fut l'ami du roi, ... [qui] fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami" (p.59).

C'est donc par l'amitié et la fidélité à ses amis que le héros des Contes acquiert sa véritable personnalité, c'est-à-dire, la valeur rare qui le distinguera des autres individus. Le fait que cette remarque pourra s'appliquer à la plupart des personnages du recueil prouve que nous touchons ici à une grande idée de Voltaire: l'amitié permet de combattre la destinée comme la tolérance détruit les préjugés.

La rencontre Candide-Cacambo offre le deuxième exemple remarquable. Deux détails soulignent le caractère particulièrement estimable de cette fidélité réciproque. Cacambo est d'abord le plus insignifiant, sinon le plus méprisable, des hommes: c'est un métis sud-américain, aventurier, bon à tous les métiers, de moins à soldat. Cependant il s'attache tout de suite à son nouveau maître sans même en attendre de traitement spécial: il "aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme" (p.166).

On a déjà souligné un des effets de style de Voltaire: place de l'adjectif et répétition volontaire d'un mot qui peut sembler

lassante. Cacambo est classé "le fidèle Cacambo", de la même façon que nous avons rencontré "la belle Astarté" ou "l'incomparable Formosante."

A partir de son arrivée en Amérique du Sud, on mentionnera très souvent les qualités de Cacambo qui, de simple laquais, est devenu l'ami intime, amitié réciproque puisque Cacambo, lui aussi, fut "au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime" (p.184). La débrouillardise et la présence d'esprit sont les deux qualités du valet qui "ne perdait jamais la tête" (p.173) et "qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille" (p.174). Les résultats sont positifs; sans lui, Candide était incapable de revoir l'Europe et sa chère Cunégonde.

La fidélité de Candide est mise à l'épreuve quand il s'agit de son ancien précepteur. Il était presque impossible à Candide, livré au monde, c'est-à-dire, au mouvement et au changement, de continuer à admettre les théories d'un philosophe dont l'axiome premier indique toute la stérilité d'esprit: "Je suis toujours de mon premier sentiment ... car enfin je suis philosophe" (p.216), réaffirme Pangloss à Candide qui lui demandait, si après toutes les aventures qu'il a traversées, il pense toujours que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il semble bien que Candide renonce à l'optimisme de Pangloss, lorsqu'après avoir un peu vécu et beaucoup souffert, il rencontrera toujours autant d'atrocités. En voyant le nègre de Surinam sans bras ni jambes, il s'écrie: "O Pangloss! ... tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton

optimisme" (p.183). Déjà au récit des malheurs de la vieille, Candide se met à pencher instinctivement pour l'enseignement de la vie, qui, par son authenticité, dépasse en valeur toutes les fables racontées par Pangloss. Celui-ci se borne seulement à constater des effets et des causes, même au prix des déductions les plus artificielles. Cette réticence à admettre plus longtemps les théories de Pangloss s'était déjà dessinée à l'Eldorado, qui est "probablement le pays où tout va bien: car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie" (p.177).

Quant à Cunégonde, moins imprégnée de l'enseignement du maître, elle avait abandonné ses préceptes dès Séville: "Pangloss m'a donc bien cruellement trompée, quand il me disait que tout va le mieux du monde" (p.154).

Ces quelques remarques pourtant probantes en elles-mêmes ne permettent pas de conclure à l'abandon par Candide de la philosophie de Pangloss. D'une part, il est assez difficile de parler d'idées philosophiques avec Candide, sorte de héros picaresque--sans l'esprit du "pícaro" ni son intelligence pratique--qui subit, plutôt qu'il ne tente de l'acquérir, une formation mouvementée. Durant toutes ses aventures, Candide restera obsédé par le souvenir de Pangloss, soit qu'il souhaite sa présence et le réconfort de son enseignement optimiste, soit qu'il veuille le voir à ses côtés pour mettre ses théories à l'épreuve.

Ainsi au moment de quitter Surinam et de revenir en Europe, Candide passe, tour à tour, de l'optimisme le plus puéril au pessi-

misme le mieux fondé. Le fait d'avoir décidé d'envoyer Cacambo à la recherche de Cunégonde à Buenos-Ayres, lui redonne goût à la vie: "Il prit des domestiques, et acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage" (p.184). La facilité avec laquelle il règle ses dépenses le précipite dans de nouveaux malheurs. Dépouillé de ses deux moutons par le patron du vaisseau sur lequel il espérait embarquer et exploité par le juge de Surinam, c'est alors que "la méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrissait que d'idées tristes" (p.185). C'est dans cet état d'esprit qu'il recherche un compagnon de voyage aussi infortuné que lui. Et c'est au plus profond de son pessimisme, encore accru par le récit des personnes qu'il interroge, qu'il songe à nouveau à Pangloss qui, pense-t-il, "serait bien embarrassé à démontrer son système" (pp.185-186).

L'amitié de Martin est une rude épreuve à la fidélité spirituelle Candide-Pangloss. Les convictions manichéennes du savant qui reconnaît l'égalité des forces du bien et du mal dans le monde ne peuvent qu'ajouter un peu de confusion dans le débat.

De simple qu'elle se présentait au début, la situation psychologique de Candide, comme l'intrigue du conte elle-même, se resserre tout en se diversifiant, au point qu'un critique a voulu y voir une influence du rococo. L'unité de l'histoire, qui est comme l'indique le titre, le caractère du héros, se trouve partagée entre deux centres d'intérêt: la vérification des théories philosophiques de Pangloss et la recherche de Cunégonde:

"It records, in fact, Candide's testing of Panglossian optimism in the light of what he sees of the world of reality. We may say, then, that Candide has a two-fold goal: he is seeking definitive proof that all is for the best, and he is also seeking permanent union with his beautiful, young (the adjectives are essential) sweetheart Cunégonde. Attainment of the second goal would constitute partial attainment of the first; however, in fact, each goal turns out to be unattainable."²

Bien que la conclusion de M. Brady soit en partie exacte pour le fond, elle reste un peu hâtive. Le problème ainsi posé met en évidence les extrêmes que Candide veut, sinon unir, du moins maintenir. Le critique aurait pu compléter sa remarque en mentionnant Martin et la vieille, deux autres relations aux goûts différents, mais que Candide désire cependant retenir.

A ce point, aucune démarche intellectuelle ne peut résoudre cette quadruple incompatibilité de pensée. C'est pourquoi Voltaire eut alors le courage d'admettre implicitement l'échec de l'esprit et d'en appeler à la force du sentiment, c'est-à-dire ici, à l'amitié, qui conciliera les oppositions. Tous les héros sont assez ordinaires et parfois même méprisables quand ils raisonnent, mais tous peuvent aussi passer pour de charmantes personnes. Martin, nous l'avons noté, était un "bon homme" et c'est la raison pour laquelle Candide en fit son ami. Pangloss, malgré ses inepties pseudo-philosophiques, semble mener en son château de Westphalie, entre ses cours, l'existence d'un bon vivant. Toute la petite colonie de Constantinople l'accepte volontiers et fera son possible pour lui faire oublier le désespoir où il se trouvait "de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne" (p.218). Candide n'est pas seulement, comme l'indique le sous-titre, le roman de l'optimisme, c'est aussi celui de la fidélité.

On a déjà vu que, même si Candide ne peut plus accepter les idées philosophiques de Pangloss, il reste toujours fidèle à son ancien maître, considéré depuis leur départ du château comme son ami. Après celui de Cunégonde, le souvenir de Pangloss retient toute sa pensée: "il songeait à Pangloss à chaque aventure qu'on lui contait" (p.185); "Pangloss avait raison, tout est bien" (p.211); "Si Pangloss était ici" (p.212).

Les relations Candide-Cunégonde illustrent d'une manière évidente la grande idée voltairienne de la fidélité. Au début du conte, puis à Séville et à Buenos-Ayres, Candide aime Cunégonde parce qu'il trouve très belle la fille de son ancien protecteur. Mais la beauté n'étant pas une raison suffisante pour le mariage, Candide n'épousera pas Cunégonde pour sa beauté. Quand il la revoit à Constantinople, "le tendre amant Candide, ... recula trois pas, ... et avança ensuite par bon procédé" (p.217). La suite du paragraphe nous montre que c'est pour rester fidèle à sa promesse que Candide consent à épouser Cunégonde: "elle [Cunégonde] fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa soeur" (p.217). Pourtant, on sait très bien aussi que "Candide, dans le fond de son coeur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde" (p.218). Sa décision traduit peut-être aussi la lassitude d'un héros sans volonté qui aspire avant tout au repos.

Après tous les commentaires qui ont été écrits sur les aventures de Candide, il était utile de rappeler cette interprétation peu souvent soulignée de l'épilogue. Si Voltaire invite toujours

son lecteur à cultiver son jardin, il lui rappelle aussi que la fidélité à nos promesses est la plus grande des vertus. Comme la grâce est nécessaire au chrétien pour obtenir son salut, le travail et l'amitié permettent aux héros de *Candide* d'accéder au petit paradis de la métairie. Seul le baron, frère de Cunégonde, ne sera pas admis dans la colonie. Comme pour Sémire et Azora, les deux premières maîtresses de *Zadig*, il est rejeté à cause de ses excès et surtout de son orgueil: attitude contraire aux préceptes de sagesse et de modestie du héros voltairien. Pour l'individu qui refuse d'accepter le mode de vie philosophique, c'est-à-dire, qui se laisse entraîner par l'orgueil et l'ambition, la disgrâce est brutale et la rédemption impossible. "Martin conclut à jeter le baron à la mer" (p.218), et "Cacambo décida qu'il fallait le rendre au levanti patron, et le remettre aux galères" (p.218).

Le conte le plus directement lié à l'amitié et à la fidélité est celui de Jeannot et Colin, dont la morale se trouve maintes fois rappelée par Colin: "toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami" (p.136). C'est grâce à la fidélité de Colin que Jeannot trouvera le bonheur dans une existence simple, après l'effondrement de ses prétentions nobiliaires. A la maxime de Zoroastre citée par *Zadig* (p.48) semble faire écho ici la véritable opinion de Voltaire. Quand on s'est acquis un ami fidèle on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

"Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours" (p.136). La simplicité de ce conte où Voltaire n'emploie aucun artifice stylistique accentue la force

du message. Malgré les remarques que nous avons faites sur l'amitié et la fidélité dans l'histoire de Zadig et dans celle de Candide, il est toujours possible de voir, d'abord dans le premier, une étude de la destinée, et dans le second, une critique des théories philosophiques optimistes de Leibnitz et de Wolff³. Avec Jeannot et Colin, le thème de l'amitié et de la fidélité reste le seul qu'on puisse considérer.

Les remarques sur les prétentions nobiliaires du héros ne sont qu'une satire des nouveaux riches et, en tant que satire, demeurent un élément très secondaire pour l'interprétation du texte. Dans ce conte la fidélité se trouve récompensée; Jeannot est un des rares personnages qui trouvera dans un mariage modeste la voie du bonheur.

La fidélité peut aussi servir de thème à une étude de la Princesse de Babylone. C'est pour retrouver son amant que Formosante décide de courir l'aventure, et c'est aussi pour la retrouver qu'Amazan quittera à nouveau son pays. Il ne peut y avoir aucune confusion dans l'interprétation des actions d'Amazan et de la princesse. Amazan est "toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique et inébranlable" (p.379). De même, à son arrivée à Paris, la princesse avait "le coeur palpitant d'amour: toute son âme étant pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans son amant le modèle de la constance" (p.394).

La fidélité d'Amazan à la princesse lui fera toujours refuser les meilleurs partis et l'obligera à quitter les sociétés les plus accueillantes: celles de Chine et de Russie. Même à Paris

sa résolution de rester fidèle à Formosante est son premier souci. "De province en province, ayant toujours repoussé les agaceries de toute espèce, toujours fidèle à la princesse de Babylone, toujours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules" (p.391).

Les doubles pérégrinations d'Amazan et de Formosante et leurs mésaventures parallèles soulignent aussi la différence fondamentale qui existe entre les deux sexes. En matière de fidélité conjugale ou pré-conjugale, la différence est respectée selon les conventions et les préjugés. A l'infidélité supposée de Formosante correspond l'infidélité accidentelle, mais réelle, d'Amazan. Formosante est coupable en apparence, mais reste intacte: "Amazan, instruit de l'innocence du baiser donné au roi d'Egypte, ... goûtait une joie pure, et était enivré du plus violent amour" (p.401). Amazan est coupable en fait, mais ce fait ne représente pas la réalité, c'est-à-dire, les sentiments d'Amazan à l'égard de la princesse qui en pardonnant étale ses véritables sentiments de jeune fille amoureuse et reconnaissante: "la belle Formosante oubliait déjà l'aventure de la fille d'affaire, et n'avait l'âme remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie" (p.401).

Cette double interprétation et acceptation de la notion de fidélité permet à Amazan et à Formosante de surmonter les embûches du mauvais sort. C'est en définitive son serment de rester fidèle à Formosante, plus que sa conduite, qui donne à Amazan sa force invincible qui lui permet de chasser les Ethiopiens et de rendre la princesse à son père. Non seulement le mariage récompensera sa conduite,

mais il se réconciliera ensuite avec ses deux anciens ennemis, le roi d'Egypte et le roi des Indes.

L'Ingénu, lui aussi, souligne l'importance qu'il faut accorder à la fidélité dans le caractère du héros voltairien. La fidélité est la première qualité du peuple huron. Pour l'Ingénu, "il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât inconstance" (p.227). Et plus loin, l'auteur indique que les Hurons "n'ont jamais opprimé leurs amis" (p.262).

La fidélité à son amant sera la seule qualité de Mademoiselle de St Yves. Si elle se livre au ministre, le contexte insiste suffisamment sur le sens de cet abandon. Mademoiselle de St Yves ne s'abandonne que dans la mesure où sa trahison peut être considérée comme la preuve de sa fidélité et de son amour pour l'Ingénu. Quand elle s'apercevra de l'erreur de son raisonnement, elle mourra de remords.

L'attitude commune du héros vis-à-vis de l'amour et du mariage nous a permis de mettre en évidence le côté héroïque du personnage, la marque de caractère qui permet de l'identifier immédiatement. S'il est très près de la misogynie, le héros voltairien reste néanmoins fidèle: fidélité à sa maîtresse, à ses amis, à ses parents et à ses anciens maîtres. Cette fidélité le conduit parfois, comme Candide, à accepter des opinions très opposées: l'optimisme préétabli de Pangloss ou le relativisme manichéen de Martin. Lorsque le raisonnement ne permet pas le tour de force d'unir des caractères opposés, le héros a recours à sa sensibilité et prouve que la

puissance de la fidélité peut l'emporter sur celle de l'esprit, pour le plus grand profit de la société.

Pour les quelques irréductibles (le frère de Cunégonde), qui refuseront d'abandonner, non pas leurs idées, comme Pangloss, mais leurs prétentions, le bannissement sera brutal et définitif. Cet exemple prouve que, dans le meilleur des mondes, le meilleur philosophe pouvait avoir parfois la rancune tenace. "Il est aussi tendre pour ses amis que terrible à ses ennemis" (p.515), apprend-on de milord Peterborow, gouverneur de Barcelone.

A la fidélité de l'auteur à un seul type de personnage s'ajoute donc la propre fidélité de ce personnage. Dans les Contes, la fidélité paraît la première des vertus. Et quand d'autres thèmes se trouvent aussi développés, généralement à l'aide d'un contre-thème⁴, la fidélité sera toujours, avec la Providence (et d'une façon plus efficace qu'elle), la véritable force spirituelle qui apaisera les conflits psychologiques d'une manière profitable à tous.

NOTES

¹ Les six thèmes retenus sont les suivants:

1. être/paraître
2. consentement mutuel/force
3. générosité/envie
4. observation/idées reçues, superstitions
5. le philosophe/l'ordre établi (establishment)
6. fidélité/infidélité.

L'Esprit Créateur, volume VII, n° 4, Winter 1967, pp. 246 et 247.

² Brady, Patrick, "Is Candide really Rococo?" L'Esprit Créateur, volume VII, n° 4, Winter 1967, p. 238.

³ Voir Lagarde et Michard, XVIII^e siècle, Paris, Bordas, 1966, pp. 130 et 162.

⁴ Voir note 1, ci-dessus.

CHAPITRE V

LA QUETE DU BONHEUR

Le caractère unique du héros des Contes ainsi défini, il reste maintenant à connaître les résultats de sa conduite en société. Nous venons d'observer le héros dans ses rapports avec ses semblables. Il nous faut maintenant connaître ses réactions sociales, c'est-à-dire, ses prises de position face aux problèmes de l'existence, sa conception de l'existence et son idéal: une promotion sociale pour devenir digne d'épouser celle qu'il aime, comme Zadig; le désir de s'enrichir pour niveler les distances de la naissance, tel Candide¹; ou tout simplement, comme Mesrou, retrouver ses occupations quotidiennes. Le succès ou l'échec du personnage permettra alors de juger, selon l'optique de Voltaire, de la valeur de ces divers systèmes.

Nous avons déjà noté la composition bivalente du personnage: corps de pantin traditionnel doué d'un esprit de philosophe humanitaire. La première question posée en tête de ce chapitre se rapporte essentiellement à la composition du conte. Candide et Zadig en présentent une illustration facile. Nous avons vu comment, dans Zadig, au thème de la destinée pouvait s'opposer celui de la fidélité, et comment, dans Candide, la fidélité de Candide à ses promesses envers Cunégonde ne pouvait qu'amener la conclusion retenue par l'auteur. Comme nous l'avions indiqué en tête du chapitre précédent, les

héros voltairiens sont à priori peu enclins au principe du mariage. Cependant, et sans contredire cette première remarque, beaucoup trouveront dans un mariage très banal la meilleure solution pour atténuer les mauvais effets de la destinée et bien souvent pour revaloriser leur condition matérielle. Le double aspect narratif et moral du conte permet cette conclusion, en apparence contradictoire. Le héros accepte la solution qu'il raillait auparavant, c'est-à-dire, avant que ses mésaventures, reçues d'un destin éducateur et formateur, ne l'aient amené à la raison.

Toutes variées qu'elles pouvaient être d'un personnage à l'autre au début du conte, les situations se simplifient, et conduiront les héros à des conclusions très semblables: un établissement social stable, ou un mariage bourgeois très proche de la demi-retraite. Plus le dénouement approche, et plus les personnages s'orientent vers la solution que l'auteur désire nous proposer.

Candide à nouveau illustre cette remarque. Candide suit d'abord aveuglément les idées de Pangloss. L'histoire des malheurs de la vieille et les épisodes mouvementés de l'Amérique latine nous montre un Candide encore optimiste mais déjà réaliste, puis le doute s'éveille en lui avec Martin. Pourtant, ni les principes de Leibnitz et de Wolff, ni les doctrines manichéennes de Martin, ne retiendront l'attention de Candide. Il terminera son existence en épousant, sans désir, une Cunégonde enlaidie, pour tenir ses promesses, et se retirera dans un petit domaine oublié, à l'abri des manifestations sociales et politiques.

Cependant, le côté narratif des Contes ne doit pas faire oublier le côté didactique du récit. On peut résumer leur enseignement aux grands problèmes philosophiques débattus à l'époque: la conception du bonheur et les divers moyens d'y parvenir. Pour Voltaire, la recherche du bonheur, non pas d'un bonheur idéal, c'est-à-dire, littéralement de l'idée du bonheur, mais la quête d'un bonheur réalisable sur terre pour chaque homme, fut souvent le mobile de ses décisions. Ainsi à Ferney, il se flatte d'avoir fait de quarante sauvages douze cents personnes utiles.

Mais l'idée du bonheur n'était pas neuve en 1760. Tout le siècle, dès le début de la Régence, s'est fébrilement jeté à sa recherche: par l'argent avec Law, par la luxure avec les libertins ou par l'art. L'Eglise, qui ne voulait pas se laisser dépasser par cette idéologie nouvelle bien éloignée du courant d'ascétisme de la première moitié du siècle précédent, s'efforcera, d'abord avec l'aide des jésuites, d'apporter une réponse orthodoxe à cette frénésie². Tous les héros de Voltaire se préoccupent de leur bonheur et sont amenés à soulever la grande question du bien et du mal.

Etre heureux sera la grande préoccupation morale de Zadig. Dès le début de l'histoire, on apprend que "Zadig, ... crut qu'il pouvait être heureux" (p.3), grâce aux qualités qui sont traditionnellement supposées apporter le bonheur: richesse, santé, allure et esprit. Tantôt il pense: "qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!" (p.9), tantôt, après l'épisode des tablettes présentées au roi, il "[commence] à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux" (p.13).

Ces deux dernières remarques soulignent l'aspect essentiel du bonheur dans les Contes: son instabilité et la difficulté qu'on a bien souvent à le différencier du malheur. Nous verrons, dans la suite de ce chapitre, les conséquences littéraires de cette remarque. Notons qu'en guise de conclusion à ses aventures, l'auteur nous apprend que "Zadig fut roi, et fut heureux" (p.59).

C'est aussi l'idée du bonheur qui préoccupe Babouc. Du ministre chez qui il se rend en audience il pense: "Voilà un homme bien heureux, il a tous ses ennemis dans son antichambre; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ses pieds ceux qui le détestent" (p.78); mais on apprendra que ce pauvre ministre juge tout autrement de son sort.

L'esprit céleste qui rend visite à Memnon le soir de ses trois mésaventures lui annonce qu'il sera borgne, mais s'empresse d'ajouter qu'il sera heureux.

Avec Micromégas, se trouve soulevée la question à laquelle les philosophes, quelles que soient leur école et leur religion, se flattaient d'être les seuls à pouvoir répondre: quels sont les moyens mis à la disposition de l'homme pour parvenir au bonheur? Le plaisir de Micromégas et de son ami le Saturnien est celui d'un intellectuel raffiné. En approchant quelques êtres humains de leurs yeux, ils s'écrient: "vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe: car, ... vous devez passer votre vie à aimer et à penser; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur; mais il est ici, sans doute" (p.109).

On a vu qu'il est malaisé de porter un jugement d'après le seul personnage de Candide. C'est une des rares créations des Contes dont les composantes littéraires l'emportent sur les valeurs psychologiques de l'individu: Candide n'agit jamais librement selon ses propres décisions, mais poussé par les événements. Au pays de l'Eldorado, après avoir songé à la possibilité d'une fortune rapide, il se retracte et estime que "les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiselle Cunégonde" (p.182). Et pour la première fois Candide note très justement l'aspect tout relatif du bonheur et des richesses. Cunégonde reste un des mobiles de son départ. Il ne perd pas de vue le cours de l'or et du diamant sur les marchés européens, car la vente de ceux qu'il a chargés sur ses moutons lui permettra de s'établir avec la fille de son seigneur: "Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble" (p.180).

Dans ce conte l'idée du bonheur se trouve présentée très souvent au moyen de son antonyme: le malheur. Pour Candide la recherche du bonheur débute par la découverte et l'apprentissage du malheur. Cette idée sera reprise dans Cosi-Sancta (pp.608-609 et 611) dont le leitmotiv: un petit mal pour un grand bien est très proche de la devise de l'Ingénu: "malheur est bon à quelque chose" (p.283). Et c'est aussi le sens du message de l'ange Jesrad à Zadig. Cet ange, avec Ituriel, est le porte-parole direct de Voltaire: "Les méchants, ... sont toujours malheureux: ils servent à

éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien" (p.56). Mais avec l'Ingénu, l'accent est plus pessimiste, puisque, pour la première fois, on parle "du masque du bonheur" (p.275).

Si le malheur l'emporte par sa fréquence dans les Contes, l'idée du bonheur reste le principal sujet de réflexion des personnages. En affirmant "que l'homme n'est né que pour la joie" (p.345), Voltaire ne fait qu'énoncer un grand principe de sa philosophie. Mais s'il insiste sur le côté naturel de cet axiome, c'est-à-dire, sur la folie qu'il y aurait à vouloir le combattre, il ne se fait aucune illusion sur l'application de ce principe: "Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits" (p.346). A son tour, l'Hermite, avec qui Zadig demande l'hospitalité à l'homme riche et philosophe, prouvera que le plaisir "est un présent de la Divinité" (p.54). Mais nous savons déjà qu'en matière de bonheur, les héros des Contes sont loin de pouvoir se trouver satisfaits.

Si nous n'avons pas encore noté d'affirmations sans réserve d'un bonheur parfait et facile, nombreuses sont les situations où pendant quelques instants le héros croira posséder le bonheur. Toujours fidèle à sa politique d'un milieu honnête, c'est-à-dire, acceptable par tous, et qui ne puisse nuire à aucun par quelque excès pris à son détriment, Voltaire présente dans ses Contes, l'image d'une nature humaine toujours en équilibre instable entre le bonheur et le malheur. Et Voltaire restera fidèle à l'antithèse tout au long des contes.

Deux catégories de personnages sont à distinguer ici : celle où le personnage passe pour un individu heureux aux yeux de ses semblables, mais qui se considère en réalité comme le plus malheureux des hommes; et celle où le personnage rencontre simultanément ces deux états psychologiques, ou qui se trompe manifestement sur son propre état.

Zadig appartient à la seconde catégorie. "Je suis donc enfin heureux!" s'écrie-t-il. Mais l'auteur ajoute aussitôt: "Mais il se trompait" (*ibid.*). Pourtant, aux yeux des autres, "il passait pour le plus fortuné de tous les hommes" (p.17).

Le ministre de Babouc, dont nous avons déjà parlé, est un homme bien heureux selon Babouc, mais qui en fait "lui avoua qu'il était un homme très malheureux" (p.78).

Les sautes d'humeur sont fréquentes chez Candide. A Paris, la fausse lettre de Cunégonde écrite par l'abbé périgourdin, "transporta Candide d'une joie inexprimable; et la maladie de sa chère Cunégonde l'accabla de douleur" (p.197). De même à Venise, en retrouvant Cacambo, il est "partagé entre la joie et la douleur" (p.209).

Quand le généreux Colin eut assuré son ancien compagnon qu'il ne lui conservait aucune rancune et qu'il se déclarait toujours son ami, "Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie" (p.136). Mais pour une fois on note que la joie l'emporta de beaucoup sur la douleur.

Cette même dualité, malheur-bonheur et plaisir-douleur, se retrouve tout au long de la Princesse de Babylone. D'une manière encore plus nette que dans Zadig et l'Ingénu, l'antithèse est systématiquement exploitée ici, au point de constituer le rythme binaire de la narration.

A la fin des épreuves proposées aux prétendants et qui ne lui permirent pas de nommer l'heureux époux de sa fille, le roi de Babylone était "partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier et le plaisir de la garder encore" (p.354).

Au pays des Gangarides, en apprenant de la mère d'Amazan que le jeune homme est en réalité son propre cousin, la princesse s'écrie: "quoi! je serais heureuse à ce point! et je serais en même temps assez infortunée pour l'avoir offensé!" (pp.370-371). A Paris, c'est au moment où elle se préparait à goûter le bonheur de retrouver Amazan qu'elle le trouve étendu dans les bras d'une danseuse d'opéra et qu'elle "jeta un cri de douleur" (p.394).

Ce même "mélange inouï de douleur et de joie" (p.571) se lit aussi dans les yeux du taureau blanc, agenouillé devant la princesse Amaside, fille du roi d'Egypte.

Sur le plan psychologique, le Huron ressemble beaucoup à Candide. Au départ, il se trouve encore plus dépaycé que lui lorsqu'il débarque en Bretagne. Mais alors que Candide, très dangereusement conseillé par son maître Pangloss, se montrera incapable de raisonner par lui-même et d'exploiter les ressources que lui offrent

ses aventures, le Huron, dont "la cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage" (p.261), progressera dans l'acquisition des connaissances. Il ne pouvait passer sans heurts de l'état naturel à l'état civilisé, et "s'il est devenu aussi respectable qu'il était naïf et étranger à tout" (p.272), cela ne s'est pas produit sans peine pour lui et pour ses amis. Il ne lui sera jamais possible d'être heureux sans qu'un malheur ou le pressentiment d'un malheur ne l'accable aussitôt. Il ne connaît aucune joie et aucun plaisir que le remords ou la douleur n'assombrisse aussitôt. A l'instabilité sociale correspond l'instabilité psychologique et sentimentale.

Quand, enfermé à la Bastille, il commence à ressentir les joies que procure l'instruction, "il se serait cru heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé" (p.252). C'est la raison pour laquelle même la lecture, qui lui procure tant de satisfaction, ne parvient pas à lui donner un instant de vrai bonheur. "Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'âme de l'Ingénu le plaisir et la douleur" (p.255). Ce déchirement est aussi le sort de "la belle de St Yves, partagée entre un peu de joie et d'extrêmes douleurs, entre quelque espérance et de tristes craintes" (p.260), quand elle intrigue à Versailles pour obtenir la liberté de son amant. Et lorsqu'elle l'aura obtenue en se déshonorant, elle sera "déchirée des remords d'avoir trahi son amant, [et] pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore!" (p.269).

A nouveau, afin de pouvoir se limiter à une seule idée, Voltaire choisit la solution médiane. Tous ses héros cherchent le

bonheur ou quelque plaisir immédiat. Jusqu'à présent, nous n'en avons rencontré aucun qui soit parvenu à l'un ou à l'autre de ces objectifs. La contrariété suit immédiatement l'espoir.

Deux raisons peuvent être alléguées. D'une part, il est possible que Voltaire pense d'une manière inavouée qu'il est très difficile à l'homme de trouver le bonheur sur terre; ou bien que, comme ses héros, Voltaire espère quand même le trouver un jour, mais n'en a pas encore découvert le moyen, d'où son manque d'enthousiasme à ce sujet dans les Contes. Car tout espoir n'est pas entièrement perdu. Le ton de relative sérénité du Taureau Blanc souligne les efforts récompensés du sage Mambrès qui, à force de réfléchir, déjoue en faveur de sa jeune protégée, la belle Amaside, les prophéties et la destinée intransigeantes.

Il serait donc faux d'affirmer que le bonheur n'existe pas dans les Contes. S'il paraît rarement avec éclat, certains héros semblent pourtant l'avoir trouvé, ou du moins se proclament satisfaits de leur sort, si, toutefois, ils sont sincères dans leurs affirmations. C'est pourquoi, avant de juger, il faut s'assurer de la valeur qu'on doit accorder aux propos du personnage, et pouvoir situer l'esprit de ce dernier par rapport à Voltaire lui-même.

Dans les Contes, la beauté ne fait pas le bonheur; la beauté conduira même aux plus cruelles désillusions. Le onzième et le vingt-quatrième chapitre de Candide, l'histoire de la vieille et celle de la servante Paquette, démontrent cette idée. Il y a aussi la beauté toute germanique que possède Cunégonde qui la perdra.

De même dans les Lettres d'Amabed et l'Ingénu, les beautés d'Adaté et de Mademoiselle de St Yves les conduiront à des humiliations qui les rendront les plus malheureuses filles du monde.

La seconde composante traditionnelle du bonheur est l'argent. Dans les Contes l'argent ne fait pas non plus le bonheur, du moins lorsqu'il sert à des fins personnelles ou égoïstes, car l'argent qui ne fructifie pas s'avère inutile; celui qui se contente uniquement d'amasser ne profitera jamais de ses biens. Ainsi, le pirate hollandais périt dans la mer avec toute sa fortune. De même, quand à Venise Candide donne à Paquette et au frère Giroflée une importante somme d'argent, Martin affirme que le résultat sera tout différent: "vous les rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore" (p.203).

Dans les Voyages de Scarmentado, le héros est très riche. Si l'argent qu'il possède lui permet de voir "tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre" (p.95), et s'il le sauve de nombreuses mésaventures il ne lui servira, en fin de compte, qu'à se contenter d'un bonheur très médiocre.

Par contre, l'argent utilisé à des fins sociales et humanitaires apportera à son propriétaire et le prestige de la puissance et la satisfaction de se voir loué pour sa générosité. Pour le marchand qui vend à Babouc des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur, l'argent de sa bourse ne l'intéresse pas, et il la lui rapporte, en lui expliquant que l'argent n'est qu'un potentiel à savoir gérer, sinon avec générosité, du moins avec

fantaisie, pour le plus grand bien de tous.

On vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne faut: je vous l'ai vendu dix fois davantage, ... c'est la fantaisie des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation, et l'abondance. Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire" (p.73).³

Il en est de même du brigand Arbogad qui "volait avec une rapacité furieuse, et donnait libéralement" (p.36), et qui, par ce procédé, réussit à se faire nommer "trésorier des tributs que l'Arabie Pétrée payait au roi des rois" (p.37).

Dans Zadig aussi, le pêcheur, à qui Orcan doit rendre sa femme et une grosse somme, "devenu sage, ne [prend] que l'argent" (p.59), ce qui le rendra heureux, car il lui servira à faire prospérer son commerce de petits pains à Constantinople.

Il est à noter cependant que le crocheteur borgne, Mesrour, est un homme heureux; il est pourtant très pauvre. Après son rêve, "il retourna avec gaieté à son travail" (p.606), remarque qui souligne aussi que Mesrour n'est pas envieux. Voltaire consacre un chapitre de Zadig à ce genre de "personnage dont la méchante âme était peinte sur sa grossière physionomie" (p.11). Pour un tel individu, le bonheur consiste à pouvoir "perdre un homme vertueux et aimable" (p.12).

Le travail, bien souvent, sera le meilleur moyen de déjouer les méfaits du destin. "Le travail éloigne de nous trois grands maux,

l'ennui, le vice, et le besoin" (p.220), indique à Candide le Turc de Constantinople. C'est le travail matériel et routinier qui permettra aux habitants de la métairie d'éviter les discussions nuisibles à l'harmonie générale: "Travaillons sans raisonner, dit Martin; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. Toute la petite société entra dans ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup" (p.221).

C'est l'action, c'est-à-dire l'occupation, qu'un vieil Arabe conseille à Arbogad, qui le mettra sur le chemin de la fortune.

Deux héros dans les Contes ont peut-être trouvé, sinon le bonheur, du moins leur bonheur. La question reste ouverte au sujet d'un troisième personnage. Ce sont d'abord le brigand Arbogad et le frère Giroflée d'une part et l'aristocrate vénitien Pococuranté de l'autre.

Arbogad, et le fait peut avoir son importance, est l'opposé d'un philosophe; mais Voltaire ne le dénigre pas puisqu'il en fera, à la fin de son histoire, un des officiers supérieurs de l'armée de Zadig. Pour ce brigand magnanime, le bonheur s'arrête à la satisfaction de voir le succès de ses entreprises quotidiennes. A l'argent de ses pillages s'ajoute l'autorité du chef de bande qui lui assure une liberté complète au sein d'une micro-société marginale. Arbogad, brigand professionnel, s'est déclaré hors la loi. En refusant les conventions sociales, il acquiert la liberté, et il "répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, ex-

hortant Zadig à se rendre aussi heureux que lui" (p.38). On hésite toujours à accepter de telles déclarations. L'homme heureux ne le montre pas, car celui qui s'efforce à étaler son bonheur ne le fait que pour rechercher une satisfaction nouvelle, orgueil qui souligne le côté précaire et incomplet de ce qu'il avait déjà considéré comme le bonheur. Mais Arbogad, en invitant les autres à suivre son propre exemple, échappe à ce danger. Voir tout le monde heureux autour de soi dénote une nature heureuse et généreuse. Que les moyens qui ont permis au brigand de trouver son bonheur puissent être réprouvés par la morale la plus élémentaire, n'entre pas en considération ici et souligne une fois de plus, que les concepts du bien et du bonheur ne sont pas toujours associés dans l'esprit parfois peu scrupuleux de Voltaire.

Si le frère Giroflée ne paraît que dans les derniers chapitres de Candide, sa conduite dans son ancien couvent, puis avec la petite colonie de Constantinople, nous révèle la meilleure façon de demeurer parfaitement heureux au sein de l'adversité. Il a, lui aussi, accepté comme un des personnages de Marivaux, "la plus petite opération du monde", l'ablation des scrupules⁴. Giroflée sait s'adapter en acceptant les occasions. La vie au couvent était détestable, mais la désinvolture avec laquelle il en parle indique que les petits divertissements qu'il s'octroyait avec l'argent de ses sermons lui apportaient entière satisfaction. Et plus tard, bien que peu habitué à un travail honnête, il deviendra "un très bon menuisier et même ... honnête homme" (p.221).

Le cas de Pococuranté est le plus intéressant des trois. Aristocrate riche et raffiné, à l'abri des contingences matérielles, et n'ayant même pas à s'intéresser au développement ou au maintien de sa fortune, toutes ses occupations sont orientées vers la recherche du bonheur. Les diverses aspirations de l'homme cultivé et esthète sont ainsi passées en revue. Aucune ne satisfait Pococuranté: les filles l'ennuient, les tableaux de sa collection ne lui plaisent pas, il ne supporte la musique qu'une demi-heure et l'opéra est trop tapageur. Pour la littérature, il ne s'intéresse qu'un peu à Virgile et aux romans anglais. Cependant les déceptions ne découragent pas le chercheur: Pococuranté, malgré tout ce que nous venons d'en dire, n'est pas malheureux. Il a même découvert une certaine jouissance à épuiser les moyens conventionnels qui mènent au bonheur. Pococuranté, épris d'idéals, serait déçu de se retrouver un jour satisfait d'une acquisition nouvelle.

"Il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir?" (p.208) se demande Martin qui vient de lui rendre visite. La remarque dépasse la simple boutade, et explique le double caractère du bonheur, ses deux composantes à la fois complémentaires et opposées.

L'attitude aristocratique de Pococuranté, sans être une marque d'orgueil, dénote cependant une nature assez hautaine. Le noble vénitien s'estime supérieur à ses compatriotes et à ses visiteurs qui, bien que modestes, constituent pour lui un public qui le flatte. Son plaisir n'est pas seulement de n'avoir pas de plaisir, mais aussi de le faire savoir. Sa véritable satisfaction est de pouvoir montrer qu'il est capable de mépriser ce que les autres re-

cherchent, et que ses désirs se situent au delà des aspirations communes.

C'est ici que nous trouvons la réponse voltairienne à la quête du bonheur. Le bonheur sur terre est impossible, du moins dans le sens où nous entendons le bonheur comme un fait tangible, une situation matérielle constituée d'une succession de plaisirs. Tous les contes soulignent cette impossibilité, en juxtaposant à l'idée du bonheur son opposé, le malheur. Mais si le bonheur n'existe pas, Voltaire n'abandonne pas pour autant l'espoir de le trouver ou de rendre les hommes heureux sur terre. Il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir. Comme le mouvement, c'est-à-dire le voyage, était pour le héros des Contes la meilleure façon d'apprendre et d'atteindre la maturité sociale et par là, la philosophie, de même, la recherche perpétuelle d'un idéal qui doit reculer et s'intensifier à mesure qu'on croit l'atteindre, procure cet état fortuné. C'est faire preuve de médiocrité que d'accepter son sort et l'on sourit aux boutades d'Arbogad ou de Scarmentado. L'homme satisfait est un homme fini et la satisfaction détruit la recherche créatrice, véritable stimulus de l'esprit. Le héros voltairien, comme son auteur, est une sorte d'artiste pour qui le vrai bonheur est de tenter toujours davantage, d'aller toujours plus loin. Pour Pococuranté, le véritable bonheur est comme un point à l'horizon et, comme cette ligne imaginaire, il recule au fur et à mesure que l'on croit s'en rapprocher. Misanthrope qui a besoin de l'admiration tacite et respectueuse du plus humble de ses semblables, Pococuranté est, quoiqu'il fasse semblant d'en douter, le plus heureux

des personnages des Contes. En refusant son état présent, il espère toujours trouver mieux. Lorsque Candide vante à Pococuranté les beautés de son jardin, celui-ci répondra: "je ne sais rien de si mauvais goût, ...: nous n'avons ici que des colifichets, mais je vais demain en faire planter un d'un dessin plus noble" (pp.207 et 208). Le scepticisme, l'insatisfaction entrent pour beaucoup dans la constitution de son bonheur.

Si plusieurs Contes se terminent par des mariages, et par des mariages heureux, il ne faut y voir qu'une fin romancée. La boutade de Scarmentado déjà citée, "je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie" (p.45), suffit à préciser la place qu'il faut accorder à ces sortes de conclusions.

Bonheur-malheur, nous venons de voir comment tous les héros de Voltaire se trouvent tiraillés entre ces deux extrêmes de la destinée divine et humaine. Plus qu'ailleurs, Voltaire tient à imposer au lecteur une solution moyenne. Nous avons déjà de nombreux exemples d'antithèses dans le style des Contes: heureux-malheureux et joie-douleur se retrouvent souvent juxtaposés et opposés dans la même phrase. Il en est de même pour le psychisme de personnages tels que Candide, Zadig ou Formosante qui éprouvent, au même instant, la joie et la tristesse. Mais ici le bilan n'est pas négatif. S'il n'est pas digne d'un philosophe d'accepter le bonheur d'un Arbogad, l'homme peut cependant être heureux sur cette terre. Il gagnera son bonheur en refusant la médiocrité et le présent, tel Pococuranté, mais aussi par le travail et la sagesse, c'est-à-dire, le refus à s'ingérer dans les affaires publiques, telle la petite colonie de Constantinople.

Nous ne sommes pas très loin de l'ancienne conception épicurienne du bonheur, conception ascétique qui, en proposant à l'homme de ne pas se créer de besoins, lui indiquait, grâce à la volonté, une manière humainement possible d'être heureux.

La réponse apportée par les Contes n'est en général pas très nette. Deux héros en effet, refusent cette retraite philosophique. Zadig en devenant roi, et surtout l'Ingénu, "un guerrier et un philosophe intrépide" (p.282) trouvent dans une vie active une partie des satisfactions nécessaires à leur bonheur.

Candide sera-t-il heureux? On sait que la tranquillité d'âme et d'esprit dont il tente de jouir dans la métairie, sont dues en partie au respect de sa promesse, et non à l'abandon de ses désirs.

A l'opposé des contes de fées, les Contes de Voltaire ne présentent aucun personnage qui découvre la recette d'un bonheur idyllique ou qui, à l'exception de Zadig, atteigne une prodigieuse réussite sociale. Pour le héros voltairien, le bonheur sera celui qui le conduira à être passablement heureux sur cette terre, c'est-à-dire, dans la société. "Quand on est passablement quelque part, il faut y rester" (p.180), conseillera le roi d'Eldorado à Candide et à Cacambo qui décident de partir. Fidèle à l'idée du juste milieu, Voltaire reste à nouveau très mesuré dans ses conclusions. Après avoir envisagé toutes les alternatives qui s'offrent au héros, nous devons admettre que celui-ci n'agit jamais en surhomme. Dans sa quête matérielle et spirituelle du bonheur, il lutte péniblement pour atteindre un résultat très ordinaire. L'idée du bonheur chez les héros des Contes n'est point métaphysique, mais elle est une recherche,

un idéal de la vie terrestre à l'abri des injustices, de l'intolérance et du fanatisme. C'est pourquoi le héros est d'abord un être sociable que ses qualités moyennes feront admettre aisément dans la société. Mais les chances sont égales pour tous les héros, et les différences de la naissance et de la fortune n'entrent pas en ligne de compte. Chacun peut trouver sa voie et faire son chemin dans sa propre sphère: l'homme de la rue (Jeannot et Colin), le haut fonctionnaire (Zadig), le philosophe ou le savant (Martin) tout comme le médiocre (Candide). Le bonheur stable, par son essence même, ne peut exister sur cette terre. Seules les douceurs de l'amitié peuvent nous en donner une idée assez rapprochée⁵.

NOTES

¹Voir The French Review, Bertrand, Marc: "L'Amour et la sexualité dans Candide," vol. XXXVII, pp. 619-625.

²Mauzi, Robert, l'Idée du bonheur dans la littérature et la Pensée française au XVIII^e siècle. Paris, Armand Colin, 1967. Voir surtout: chapitre V: "Bonheur mondain et vie chrétienne."

³Voir les idées de Voltaire, à ce sujet, dans Le Mondain.

⁴Il s'agit du valet La Verdure dans le Chemin de la Fortune (comédie inachevée). Cité par Michel Gilot, introduction du Paysan Parvenu, Garnier-Flammarion, 1965, p. 13.

⁵"Croyez-moi, il n'y a de bonheur dans le monde, pour notre corps, que d'avoir ses cinq sens en bon état et, pour son âme, que d'avoir un ami: tout le reste n'est que chimères". Voltaire, Lettre à Thériot, 1729, cité par Mauzi, p. 111.

Remarque qui, dans la quête voltairienne du bonheur, met en évidence le double aspect et d'un idéal très banal (avoir ses cinq sens en bon état) et de l'importance accordée à l'amitié: élément fondamental d'un bonheur plus élevé.

CHAPITRE VI

VIE MORALE

Un dernier point reste à préciser avant de compléter ce portrait-prototype du héros voltairien: quelles sont ses inquiétudes morales et religieuses? C'est-à-dire, quelle est sa conception de Dieu et de la religion ainsi que son appréciation de l'idée du bien et du mal?

Au cours du souper de Balzora, Zadig indique avec netteté son opinion. Le ton calme de son exposé, la précision de son langage et la clarté de ses explications confèrent au chapitre un caractère didactique et permettent d'y saisir l'opinion personnelle de l'auteur. En élevant les cultes de l'Egyptien, de l'Indien, du Chaldéen et du Grec jusqu'au concept d'un Dieu-créateur omnipotent et au delà de l'entendement humain, Zadig rejoint la doctrine déiste de son auteur. Il en fait ressortir toute sa valeur humanitaire et aussi tout son bon sens. L'idée d'une divinité supérieure à toutes les entités sacrées des hommes reste parfaitement compréhensible par la raison humaine. Mais si le souper de Balzora présente un résumé de l'opinion religieuse de l'auteur, d'autres Contes vont permettre à Voltaire bien souvent d'abandonner cet aspect positif du problème et vont le conduire à des digressions d'un caractère plus polémique qu'instructif.

Dieu est constamment cité dans les Contes. Mais pour que le problème religieux puisse retenir l'attention de tous, des chrétiens, des déistes, des agnostiques et même des athées, Voltaire tentera d'exposer le pour et le contre de ces différentes tendances. Comme on connaît d'autre part les idées religieuses de Voltaire¹ et son fameux cri de guerre sainte, "écrasons l'infâme", il est intéressant ici de rechercher de quelle façon l'écrivain prétend faire preuve d'objectivité.

De la dévote Mademoiselle de St Yves à la princesse de Babylone, en passant par le philosophe de la planète Sirius, tous les héros invoquent la puissance occulte de la divinité: sorte de Zeus terrifiant dont seule la dénomination changera selon les sectes. L'idée d'un Dieu ainsi simplifié et diversifié peut alors s'accorder aux croyances religieuses les plus variées. Le "Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis" (p.33), ne doit pas être retenu seulement dans le chapitre du Souper, mais considéré comme la conséquence logique de l'idée de tolérance défendue par Voltaire. Mais un Dieu si accommodant perd beaucoup de sa force métaphysique. Le moins rigoriste des théologiens remarquera que la divinité dont il est question dans les Contes a perdu tout caractère sacré. Le bouc expiatoire du Taureau blanc est en quelque sorte son neveu direct.

La variété des substantifs qui servent à désigner Dieu souligne encore davantage le côté arbitraire et railleur avec lequel l'auteur aborde le sujet².

Presque tous les héros des Contes, et même les plus humbles, s'intéressent aux problèmes métaphysiques. Arbogad et Pococuranté sont les exceptions les plus marquantes. Le fait que tous les deux sont aussi les seuls à avoir trouvé le bonheur semble indiquer que cette curiosité des hommes pour les questions religieuses n'est qu'une conséquence de leur déception dans la quête du bonheur. Dès qu'il est trouvé, et par des voies différentes de celles de la religion, la question religieuse est abandonnée. Arbogad et Pococuranté ne s'intéressent pas aux problèmes religieux car ils ont déjà acquis, par leurs propres moyens, cet état fortuné que les religions font miroiter à leurs fidèles.

Cependant, si tous les autres héros sont occupés par l'idée de Dieu, leurs différentes interprétations mènent soit à l'impasse, soit aux particularismes les plus opposés. Cette confusion des dogmes, soulignée par la variété des appellations de Dieu et la diversité des sectes, appauvrit davantage encore la notion de divinité. Les personnages les plus dévots participent également à cette démystification: la veuve Cosrou, dont on connaît la conduite méprisante, s'écrie: "Je suis dévote" (p.30). Et c'est le libertin Birton qui exposera le plus longuement les problèmes religieux.

C'est dans leurs attaques contre le Pape et les prêtres que les personnages des Contes redeviennent unanimes, et se font à nouveau les porte-paroles de Voltaire. Pour le milord anglais qui reçoit Amazan, le Pape est "le Vieux des sept montagnes" (p.383), pour Amabed, le "Vice-Dieu" (p.466), tandis que pour la pieuse Mademoiselle de St Yves il apparaît comme un "homme charmant" (p.238).

Bien souvent les discussions théologiques se trouvent réduites à de simples sarcasmes assez triviaux. "Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cu?" (p.477), demande le fakir bramin au Turc qui le regarde étonné. "Si notre saint institut nous avait ordonné d'aller cul nu, nous n'aurions point froid au derrière" (p.301) affirme le moine bien nourri et reposé à l'indigent monsieur André.

Cette tendance au sarcasme sera même prépondérante dans les oeuvres écrites au cours des années 1761-1775. C'est à cette époque que, depuis son exil de Ferney, Voltaire travaille aux affaires juridiques qui se rattachent à l'intolérance religieuse des parlements: oeuvres d'un pamphlétaire plus que d'un juriste. Le ton passionné du polémiste se retrouve alors dans les Contes de la même époque: l'Homme aux quarante écus, et surtout l'Histoire de Jenni, les Lettres d'Amabed et les Oreilles du Comte de Chesterfield. Les allusions ne sont plus voilées. Toutes les attaques sont portées directement contre le christianisme et son aspect le plus difficile à défendre: celui des mystères révélés, c'est-à-dire, ceux auxquels il faut croire sans essayer d'en connaître une explication rationnelle: mystères de l'immaculée conception et de l'infailibilité pontificale.

C'est pourquoi il faut rechercher les remarques les plus valables dans les Contes qui précèdent cette dernière période.

D'un côté, Zadig refuse les superstitions dans lesquelles il inclut les dogmes et les mystères révélés. Il est "fâché de voir qu'il [Sétoc] adorait l'armée céleste" (p.28). Il réaffirmera cette opinion à la "reprise" du conte. "Je n'aime pas le surnaturel, ... les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu" (p.61). Mais

comme Voltaire, Zadig s'efforce, malgré ses attaques contre les pratiques superstitieuses encouragées par la religion officielle, de passer pour un pieux citoyen. Au souper d'affaires des marchands arabes, il utilisera toute sa dialectique à mettre d'accord les partis en présence en leur faisant oublier leurs dogmes et en les aidant à retrouver l'Etre suprême, créateur de leurs divers sujets d'adoration: la poule de l'Indien, le boeuf de l'Egyptien et le poisson du chaldéen.

Les discussions religieuses n'ont pas toujours le sérieux des propos tenus par Zadig à Balzora. Pour donner à chaque opinion l'occasion de s'exprimer, nous pourrions connaître aussi la réponse des libertins, grâce à Jenni et à sa troupe de jeunes débauchés.

L'homme n'a rien au-dessus de la bête; qu'il naît et meurt comme la bête; qu'ils sont généralement formés de terre; qu'ils retournent également à la terre; et qu'il n'y a rien de bon et de sage que de se réjouir dans ses oeuvres et de vivre avec celle que l'on aime (p.509).

Le fait que ces remarques varient selon chaque conte réaffirme le désir de Voltaire de ne pas imposer une seule solution. Le rôle de Martin, accusé d'être socinien, mais qui en fait confesse une doctrine manichéenne, est très important à cet égard. En affirmant que le monde est partagé entre les forces du bien et du mal, Martin répond aux questions de Candide et ne rejette qu'à moitié les propositions optimistes de Pangloss.

En concevant le monde comme un champ clos où les forces du bien et du mal essaient d'avoir l'avantage, sans trop s'occuper des tiraillements que leurs initiatives engendrent pour les humains, Martin n'envisage jamais de transposer son système sur le plan

théologique. Pour lui, il se peut qu'il existe à égalité un Dieu et un démon, comme il se peut qu'il n'en existe pas. Martin, dont nous avons pu apprécier les qualités et le rôle d'antagoniste face à Pangloss, est d'abord un philosophe et un savant. Sa science et sa philosophie qui ne font qu'une, comme chez tous les philosophes du dix-huitième siècle, lui suffisent non pour son salut, qu'il n'envisage pas au sens spirituel, mais pour régler son existence ici-bas.

Si l'on peut hésiter à admirer Arbogad et à le prendre pour modèle, si la supériorité quelque peu dédaigneuse de Pococuranté nous gêne pour lui accorder ce même rôle, Martin nous offre l'exemple d'un homme estimable pour qui l'inquiétude religieuse est à peu près inconnue. En se contentant d'affirmer la réalité du bien et du mal, le manichéisme de Martin permet encore à Voltaire d'envisager une solution à mi-chemin des opposés.

Nous avons déjà noté dans le deuxième chapitre quelles étaient les grandes sources du mal en ce monde: l'égoïsme, l'envie et surtout l'orgueil, auxquels la question religieuse permet d'ajouter l'intolérance, le clergé et ses pratiques superstitieuses. Par contre, la modestie, la fidélité et l'amitié constituent les trois incarnations du bien, auxquelles s'ajoutent la tolérance.

Aucun héros n'admet cette simple division acceptée par la tradition. Pour certains d'entre eux, ce que nous appelons le bien n'est peut-être pas si bien qu'on veut nous le faire entendre. Quant au mal, dans bien des cas, il pourrait offrir des solutions acceptables, même aux plus honnêtes personnes.

Zadig lui-même, malgré sa foi en un être supérieur, créateur infiniment bon de tout ce qui nous entoure, en vient au plus profond de son désespoir, à douter de l'utilité des bonnes actions.

"Tous ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédiction, ... Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux" (p.23).

La réussite d'Arbogad que Zadig accepte, et à laquelle il contribuera lui-même en le nommant général dans son armée, souligne son évolution vers une pensée teintée de scepticisme et de relativisme. Bien qu'il ne connaisse pas Martin, Zadig n'est pas loin d'admettre, lui aussi, la dualité fondamentale du bien et du mal. Le meilleur des héros doit tenir compte de cette constatation, malgré la gêne qu'il devrait ressentir à constater la fragilité de son déisme généreux.

"Chaque homme a ses deux génies" peut-on lire dans Le Blanc et le Noir, et les deux conseillers de Rustan, Topaze et Ebène, en sont les personnifications. Qu'il s'agisse du mal moral ou du mal physique, le problème reste le même. Ainsi, des quelques remarques qui précèdent, il est possible d'ébaucher un aperçu du système philosophique et religieux de Voltaire. D'un côté se trouve l'homme ni bon ni mauvais de naissance, mais plutôt inculte et asocial, que la société peut rendre meilleur s'il n'y rencontre pas les individus les plus nocifs (orgueilleux, envieux et sectaires), de l'autre, Dieu ou plus exactement l'idée d'un dieu nécessaire à l'ordre social et moral.

Deux génies existent en chaque homme, c'est notre "humaine condition". Mais Voltaire, à l'opposé des matérialistes, ennoblit notre nature d'un concept puissant et raisonnable: l'existence d'un

être supérieur auquel il faut faire confiance en le remerciant et sans jamais rien lui demander³. Pourtant, malgré toutes ces remarques on peut se demander si l'alternative humaine du bien et du mal mérite d'être conservée. "Qu'importe ... qu'il y ait du mal ou du bien?" (p.220) réplique avec cynisme le derviche à Candide. D'autres constatations cependant vont nous acheminer plus à la synthèse qu'à la négation de ces deux éléments. Même si le mal semble l'emporter en quantité et en force sur le bien, "les abus se présentent à nos yeux en foule, et le bien, qui est caché et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe" (p.76), le bien et le mal sont profondément dépendants l'un de l'autre. Bien et mal ne sont pas seulement opposés, ils sont aussi liés l'un à l'autre, comme l'ordre naturel d'ici bas où la terre n'occupe qu'une position médiocre au milieu des mondes réels qui constituent l'univers. "S'il n'y avait que du bien, et point de mal?" demande Zadig à l'ange Jesrad, "Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes dont aucun ne peut ressembler à l'autre" (p.56). On ne peut vivre avec un seul de ses génies, Memnon l'a essayé à ses dépens. Cette question ainsi précisée, il n'est plus surprenant de voir l'Ingénu choisir comme devise: "malheur est bon à quelque chose" (p.283). L'Ingénu passe pour un personnage équilibré car il a accepté la cohabitation de ses deux génies.

Devant la complexité de cette morale, le héros est incapable d'imposer une doctrine personnelle et pertinente. Entre le mal et le bien son choix devient impossible puisque du mal lui-même peut parfois découler de grands biens. "Un petit mal pour un grand bien" (pp.608-609 et 611) remarquera trois fois Cosi-Sancta au cours de ses mésaventures. C'est aussi la pensée de Babouc quand il "conclut qu'il y a souvent de très bonnes choses dans les abus" (p.77). Si la destinée pèse sur le héros des Contes, c'est bien ici qu'elle se présente de la façon la plus subtile. L'homme ne peut lutter contre cette évidence de la nature que l'église s'obstine à nier, quoique depuis longtemps le fait existe, puisque Platon déjà en fut instruit dans un songe: "vous avez fait, ... du bon et du mauvais, parce que vous avez beaucoup d'intelligence, et que vous êtes imparfaits" (p.475).

Devant l'ambiguïté du problème, ce n'est pas aux héros des Contes à répondre. Individu moyen en tout, il lui est impossible de prétendre surpasser les savants dont les propos ne font qu'ajouter à la confusion générale. "Si tout n'est pas bien, tout est passable" (p.80), pensera en lui-même Babouc. Propos raisonnable auquel beaucoup pourraient adhérer, et qui permettrait une fois encore d'unir les inconciliables, en proposant un terrain d'entente valable aux théories de Pangloss et de Martin.

Les religions ne sont que des superstitions exploitées par un petit nombre d'intrigants égoïstes appelés prêtres, fakirs ou brahmins. Elles ignorent toutes les exigences fondamentales de la nature humaine: le goût de la liberté physique et intellectuelle et le penchant au mal aussi fort que le désir d'atteindre le bien. Aussi les

railleries sur les religions révélées se retrouvent presque dans chaque conte et constitue même le sujet de plusieurs d'entre eux⁴. En se refusant à adopter aucune des solutions proposées par les sectes, et en considérant, parfois même avec scepticisme, la valeur théologique d'un culte de l'Etre Suprême, le héros voltairien optera pour une attitude de tolérance. Pour lui, sagesse et tolérance vont de pair et ne peuvent exister que dans un coeur sans passion. Chez les Cimmériens (la Russie), Amazan découvre que "la première de ses lois [celles de l'Impératrice] a été la tolérance de toutes les religions" (pp.377-378).

Cet esprit de tolérance traduit la double préoccupation du héros: vivre en paix avec ses semblables, mais aussi se mettre à l'écart des problèmes religieux.

Il existe pourtant dans les Contes un passage qu'il faut très nettement détacher de l'ensemble.

Au souper de Balzora (1747) fait écho vingt huit ans plus tard, le troisième chapitre de l'Histoire de Jenni, ou le dialogue de Freind avec le bachelier de Salamanque. Le ton de la conversation du "dialogue des Mais" (pp.499-506), comme la place qu'il occupe dans le conte, souligne le caractère didactique de ce véritable morceau d'anthologie, de ce credo du héros voltairien.

Les sarcasmes ont disparu. Avec les attaques raisonnées des écrits pseudo révélés du bachelier, la conviction religieuse de Freind se rapproche beaucoup de la pensée évangéliste de la Renaissance. La religion du Christ nous est enseignée uniquement par les Evangiles et les écrits de Saint Paul; on ne doit pas se fier aux

autres textes, même à ceux des Pères de l'Eglise dont l'authenticité reste toujours problématique. "Mais ce n'est pas sur ces histoires, tout authentiques qu'elles sont, que nous fondons notre religion: c'est sur l'Evangile" (p.501).

D'ailleurs l'Evangile lui-même, doit être, sinon interprété. du moins compris dans son sens le plus large, c'est-à-dire pour son esprit, et non pour ses détails anecdotiques. Freind reconnaît que même l'Evangile cite de nombreux phénomènes miraculeux: conception du Christ, étoile de Bethléem et tentations du Christ. Il se refuse pourtant à attribuer une valeur importante à ces détails qui choquent sa raison, et c'est sur un ton très nuancé qu'il l'explique à son interlocuteur:

"Monsieur, nous respectons toutes ces choses parce qu'elles sont dans l'Evangile, et nous n'en parlons jamais, parce qu'elles sont trop au-dessus de la faible raison humaine" (p.501).

Qu'importe en effet que nous croyions aux miracles "de l'eau changée en vin à une noce de village? ... [ou à celui des] deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de Jésus?" (*ibid.*), quand la grande règle du chrétien est dans l'amour et le respect de son prochain:

"Je crois, avec Jésus-Christ, qu'il faut aimer Dieu et son prochain, pardonner les injures et réparer ses torts. Croyez-moi, adorez Dieu, soyez juste et bienfaisant: voilà tout l'homme. Ce sont là les maximes de Jésus"(p.503).

Ainsi dépouillée des ornements des églises, la religion devient une morale déiste où Dieu et l'homme sont respectés et aimés. Pour parvenir à cette sagesse, il faut combattre ses passions et toujours juger autrui avec tolérance.

Le cas de Freind mis à part, on constate cependant que la tolérance du héros voltairien n'est pas la conséquence d'une décision héroïque, mais, bien au contraire, la meilleure preuve de son refus à s'engager en matière religieuse. C'est le cas de Jenni et de ses amis libertins qui ne croient en rien. D'une façon moins évidente, mais aussi réelle, c'est aussi le cas de Scarmentado, de monsieur André (l'Homme aux quarante écus), de l'Ingénu, et même de la princesse de Babylone dont nous ignorons tout de ses convictions religieuses, et pour qui il était peut-être facile d'être "très éloignée d'avoir des dogmes intolérants" (p.373). Dans la plupart des cas, loin de correspondre à un idéal de charité religieuse ou de libéralisme intellectuel, l'esprit de tolérance du héros des Contes répond d'abord à des impératifs sociaux. Aux questions qu'il se pose sur l'existence de Dieu, sur l'utilité des religions et sur le scepticisme avec lequel il faut accepter les conceptions du bien et du mal, le héros voltairien n'acceptera que des solutions raisonnables et pratiques.

Peu lui importe en fait que le concept de l'Etre Suprême ou supérieur dont il affirme la nécessité correspondent plus à l'une qu'à l'autre des interprétations traditionnelles de Dieu. Pour lui, Brahma, Yahvé, Allah et Zeus ne sont que des nomenclatures, et les sectes ne sont que des groupements de fanatiques aveuglés par des dirigeants qui les exploitent à leur profit.

Le bien et le mal ne sont que des conceptions arbitraires qu'il serait vain de vouloir séparer, puisqu'en l'homme, l'un ne peut exister sans l'autre.

Ainsi, le héros voltairien suivra passivement les pratiques en usage dans son pays; il se réservera le droit de ne pas adhérer spirituellement au dogme qui les régit et il reconnaîtra comme aussi valables que les siennes les conceptions religieuses des autres sectes. La tolérance n'est pas pour lui le reflet d'une généreuse concession à des idées qu'il désapprouve, mais la conséquence de son refus à s'engager. Ce n'est cependant pas une marque d'indifférence; il étudie les problèmes éthiques et religieux, mais il ne les envisage que sur le plan humain et rationnel. Pour lui, philosophie, morale et religion ne constituent qu'un seul aspect de notre vie spirituelle; l'homme ne doit pas les ignorer, et leur étude lui fournira même un moyen de développer sa raison.

Ici plus qu'ailleurs, le héros doit apprécier ces notions sans passion. L'histoire de l'humanité nous rappelle que l'homme a trop souvent accordé à ces trois entités une importance qui dépassait les limites de la raison. En suscitant des questions au-delà des limites de la nature humaine, l'individu se forgea des dieux être inhumains qui lui transmirent des réponses invérifiables à ces mystères.

Le héros des Contes n'accepte pas ces créations superstitieuses. S'il ne peut pas à lui seul vaincre les préjugés de l'humanité, il peut refuser de choisir entre les religions et il peut tolérer avec calme les prophéties de chacune d'entre elles.

NOTES

¹Pomeau, René, La Religion de Voltaire, Paris, Nizet, 1956.

²Voir l'appendice II.

³Dictionnaire Philosophique, "Dieu", p. 168.

⁴Lettre d'un Turc, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, Histoire des Voyages de Scarmentado, Lettres d'Amabed et Histoire de Jenni.

CONCLUSION

"Mélange de tout; ... infidélité et constance, perte et gain, calamités et bonheur" (p.362).

L'oracle de Babylone, consulté par le père de la princesse Formosante, propose un résumé du dilemme qui s'offre au héros des Contes. Il faudrait être doué de talents peu communs pour parvenir à se décider. Tout au long de notre reconstitution du portrait de ce héros, depuis son allure physique jusqu'à ses réactions en société, nous avons souligné le caractère modéré de ses prises de position.

Certaines constantes s'imposent dès la reconstitution du portrait physique du héros. A l'insuffisance du détail caractéristique chez les hommes correspond la beauté traditionnelle et banale des femmes. Le héros n'est qu'un pantin uniformisé, ni grand ni petit: micromégas, que seules les caractéristiques morales permettent d'individualiser.

Six attitudes très philosophiques: sagesse, raison, naturel, modération, modestie et tolérance, dominant en effet son portrait moral. Dans Candide, sagesse et raison permettent à la vieille et à Cacambo de jouer un rôle beaucoup plus important que celui qu'ils pourraient attendre de leur position sociale effacée. Dans Zadig et la Princesse de Babylone, au naturel et à la tolérance des héros s'ajoutent les qualités du personnage oriental: le courage, l'habileté et la générosité. De Zadig à Amazan, de Candide au Huron, d'As-tarté à Formosante, Voltaire reste fidèle à un seul type de personnage:

chez les hommes, la modération, le naturel, la modestie et la tolérance tempéreront les vertus plus spectaculaires de courage et de générosité. Les dons naturels d'adresse et de beauté créent un héros plus abordable qui sera apprécié pour sa sagesse et sa simplicité. Chez les femmes, fidélité et infidélité resteront les seuls critères du jugement.

Tout n'est cependant pas acquis dès la naissance, et l'éducation va permettre au héros de développer ses qualités naturelles. Comme chez Rousseau, mais pour aboutir à une conclusion opposée, l'éducation complète l'ouvrage de la nature à qui nous devons les connaissances les plus saines. Les méthodes d'éducation voltairiennes sont concrètes et humanistes, grâce aux voyages, à la fréquentation des gens instruits et à la lecture. Malheureusement, le tour du monde forcé ne peut être aussi fructueux qu'un voyage délibéré; et Candide, Amabed et Adaté apprendront moins que Micromégas ou Scarmintado. Mais trop de connaissances mal assimilées peuvent nuire à l'individu. C'est la raison pour laquelle le savant est bien souvent un homme malheureux et méprisé. A nouveau, Voltaire reste fidèle à un même principe: en s'éduquant, l'homme doit découvrir le juste milieu et apprendre à juger avec tolérance.

Alors que le portrait physique du héros voltairien n'offrait qu'une silhouette insignifiante, son étude morale présente, au contraire, un intellectuel qui tente d'acquérir les vertus du philosophe définies par Diderot. C'est pourquoi le mariage est plus souvent l'heureuse conclusion d'un conte qu'une fin logique. Il est malgré tout recommandé, car c'est une institution sociale nécessaire, à

laquelle feraient bien de se plier religieuses et moines inutiles. Quand il s'agit de l'amitié, l'attitude de l'auteur est bien différente. L'amitié constitue la première des valeurs morales, celle qui peut concilier ceux que la raison même ne parvient pas à rapprocher: Pangloss et Martin, Jeannot et Colin.

Mais le héros voltairien reste avant tout un individu social. L'aspect narratif du récit ne doit pas faire oublier le côté positif: la recherche du bonheur. Si le bonheur et le plaisir sont présentés à l'aide de leurs antonymes, le malheur et la douleur, c'est que le bonheur dont il s'agit ne peut être cet état factice et aléatoire qu'espère recueillir celui qui possède la beauté et l'argent. Au contraire, le bonheur se trouve dans la satisfaction que procure le travail quotidien et la recherche intellectuelle. Il est un idéal de la vie terrestre, et normalement le héros aspire à être heureux dans la société. Deux ou trois héros seulement semblent avoir découvert le bonheur d'une façon beaucoup plus surprenante: le bandit Arbogad et l'esthète insatisfait, Pococuranté. Le fait qu'ils sont aussi les seuls à ne pas s'embarrasser de questions métaphysiques indique les réticences de Voltaire à aborder ce sujet.

Aussi, le ton des discussions religieuses varie-t-il d'un conte à l'autre. A l'indulgence des premiers contes succédera vers 1765 l'irascibilité parfois injurieuse des pamphlets que Voltaire écrivit directement contre le christianisme. En général, quand il n'est pas question de clergé, Voltaire tolère avec calme ce que dans son for intérieur il peut cependant

désapprouver, car ce qui l'intéresse avant tout, c'est l'homme, individu conditionné par son époque et par son milieu. En religion, plus qu'ailleurs, une attitude mesurée s'impose. La tolérance est cette attitude sage et pratique qui permet au héros indécis de ne pas livrer sa pensée et de prétendre reconnaître la valeur de toutes les sectes.

Dans le conte voltairien, le récit et surtout les personnages doivent suffire à susciter la réflexion chez le lecteur. En limitant l'envergure de ses personnages et en organisant leur vie psychique à partir de principes modestes et d'une vie sentimentale sans éclat, Voltaire offre à son lecteur un type humain avec lequel il peut, sinon s'identifier, du moins se mesurer.

Les solutions qu'il lui propose sont acceptables de tous, et ses réflexions doivent satisfaire les optimistes comme les pessimistes, et les chrétiens comme les musulmans. Le bien et le mal existent tous deux en ce monde, et si le mal semble l'emporter, il faut se souvenir qu'il est parfois à l'origine de quelque bien. Bonheur et malheur vont de pair, et le héros atteindra rarement le premier sans qu'aussitôt le second ne se déclare. Seule l'amitié, fruit de la fidélité, se trouve à l'abri des contingences matérielles et peut offrir à l'âme humaine le plus doux des états.

"In medio stat virtus", telle est la grande devise adoptée par le héros des Contes, et c'est aussi ce que ce "micromégas" physique et moral nous conseille d'observer afin d'éviter les ennuis que pourrait entraîner le manque de modestie dans notre société de libertés limitées.

Modération et amitié, n'est-ce pas en fait un résumé des idées mêmes de Voltaire, qui, le vingt-sept février, dix sept cent quarante-six, écrivait à son ami de Lausanne, Monsieur de Crousaz, pour le rassurer sur la fausse nouvelle de sa disgrâce à la cour, répandue par la Gazette de Berne:

"Il est bien difficile, Monsieur, que je puisse connaître l'adversité; je suis trop médiocre, trop borné dans mes désirs, et placé trop bas pour tomber. Je suis placé, solidement, parce que je ne suis pas élevé; et c'est peut-être de toutes les conditions la plus douce. L'amitié d'un homme comme vous ajoute à cet état heureux un charme que je goûte avec délices"¹.

NOTES

¹Voltaire's Correspondence, Publications de l'Institut et Musée de Voltaire, Genève, Besterman vol. XV, 1956, lettre 3032, pp. 23 et 24.

APPENDICE I

Henri Bénac, dans sa préface de l'édition Garnier, classe les Contes en quatre groupes.

1. 1747-1752: petits récits (à part Zadig) qui illustrent une vie morale.
2. 1756-1759: évolution de la technique avec deux romans teintés de pessimisme.

- Les Voyages de Scarmentado 1756
- Candide 1759

Le décor est étendu au monde entier (reflet des travaux de Voltaire pour son Essai sur les Moeurs 1756)

3. 1761-1768: période des pamphlets contre le christianisme

- Pot Pourri 1765
- L'Ingénu 1767
- L'Homme aux quarante écus 1768
- La Princesse de Babylone 1768

où les idées l'emportent sur le récit.

4. 1769: Nouvel effort plus nuancé dans ses attaques de la religion.

- Lettres d'Amabed 1769
- Le Taureau Blanc 1774
- Histoire de Jenni 1775

où Voltaire en revient au déisme du Dictionnaire Philosophique.

Jacques van den Heuvel pour sa part, classe les Contes en trois groupes seulement.

1. jusqu'en 1748: Mise en question de l'idéal de Cirey.
2. 1749-1759: la tentation du désespoir.
3. 1761-1778: l'équilibre retrouvé.

APPENDICE I
(suite)

CONCORDANCE DES GROUPES

Classification van den Heuvel

Classification Henri Bénac

I Mise en question de l'idéal de Cirey	1. 1747. <u>Le Crocheteur Borgne</u> <u>Cosi-Sancta</u> <u>Zadig ou la Destinée</u> 1748. <u>Le Monde comme il va</u>
II La tentation du désespoir Tradition du voyage imaginaire- - - Abdication devant l'absurde- - -	1749. <u>Memnon ou La Sagesse humaine</u> 1750. <u>Lettre d'un Turc sur les</u> <u>Fakirs et sur son ami</u> <u>Bababec</u> 1752. <u>Micromégas</u> 2. 1756. <u>Les deux consolés</u> <u>Le Songe de Platon</u> <u>Histoire des voyages de</u> <u>Scarmentado</u> 1759. <u>Candide ou l'Optimisme</u>
III L'équilibre retrouvé Roman de la réconciliation- - - - La fiction en liberté< - - - -	3. 1761. <u>Histoire d'un bon Bramin</u> 1764. <u>Le Blanc et le Noir</u> <u>Jeannot et Colin</u> 1765. <u>Pot Pourri</u> 1766. <u>Petite Digression</u> <u>Aventure Indienne</u> 1767. <u>L'Ingénu</u> 1768. <u>L'Homme aux quarante écus</u> <u>La Princesse de Babylone</u> 4. 1769. <u>Les Lettres d'Amabed</u> 1774. <u>Eloge historique de la</u> <u>Raison</u> <u>Le Taureau Blanc</u> 1775. <u>Histoire de Jenni ou</u> <u>l'Athée et le Sage</u> <u>Les Oreilles du Comte de</u> <u>Chesterfield et le</u> <u>Chapelain Goudman</u> <u>Aventure de la Mémoire</u>

APPENDICE II

Ce sont d'abord des expressions qui, pour ne pas sembler très orthodoxes aujourd'hui, étaient alors très employées, même par les écrivains les plus dévôts et les plus conformistes. Le héros des Contes parle souvent:

- . de l'Etre éternel p.29-109-251
- ou . de l'Eternel p.428
- . de l'Etre suprême p.33
- . de l'Etre supérieur p.33
- . de l'Etre infini et suprême p.261
- . du Grand Etre p.367
- . de l'Etre des êtres p.435
- . du grand Juge p.326

D'autres expressions soulignent la conception matérialiste des philosophes, mise à la mode par Diderot, et définitivement imposé à l'opinion par le succès de l'Encyclopédie:

- . le créateur p.100
- . l'auteur de la nature p.100
- . l'Etre créateur p.314
- . le grand fabricant p.534
- . l'éternel géomètre p.527
- . l'éternel architecte p.527

Un petit nombre indique aussi le penchant satirique de l'auteur et son hostilité envers l'Eglise de Rome. Pour Voltaire, Dieu n'est plus qu'une gigantesque figure carnavalesque:

- . l'Etre incompréhensible p.528

ou le dieu païen des grecs:

- . le grand Dèmiourgos p.473

BIBLIOGRAPHIE

- Bertrand, Marc, "L'amour et la sexualité dans Candide." The French Review, XXXVII (1963-1964), 619-625.
- Brady, Patrick, "Is Candide Really Rococo?" L'Esprit Créateur, VII, n° 4 (Winter 1967), 234-242.
- Gilot, Michel, Introduction du Paysan parvenu. Garnier-Flammarion, 1965, p. 13.
- Greene, E.J.H., "The Destiny of Zadig". L'Esprit Créateur, VII, n° 4 (Winter 1967), 243-251.
- Lagarde et Michard, XVII^e siècle. Paris, Bordas, 1955.
- , XVIII^e siècle. Paris, Bordas, 1966.
- Mauzi, Robert, L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française du XVIII^e siècle. Paris, Armand Colin, 1967, pp. 180-215.
- Orieux, Jean, Voltaire ou la Royauté de l'esprit. Paris, Flammarion, 1966.
- Pomeau, René, La Religion de Voltaire. Paris, Nizet, 1956.
- , Voltaire par lui-même. Paris, Editions du Seuil, 1964.
- , L'Europe des Lumières. Paris, Stock, 1966.
- Sareil, Jean, Voltaire et la Critique. New Jersey, Prentice-Hall, 1966.
- Van den Heuvel, Jacques, Voltaire dans ses Contes. Paris, Armand Colin, 1967.
- Villemain, Cours de Littérature française. Paris, Didier, 1847, tome I.
- Voltaire, Romans et Contes, éd. Bénac. Paris, Garnier Frères, 1967.
- , Dictionnaire Philosophique, éd. Etiemble. Paris, Garnier Frères, 1967.
- , Lettres philosophiques, éd. R. Naves. Paris, Garnier Frères, 1964.

B29939